

# **En prison au Paradis**

**Danièle Chich**

[chichd@niele.fr](mailto:chichd@niele.fr)

**Interventions à Nuutania auprès des mineurs de 2007 à 2009**

## I. En prison au paradis.

Certains évènements collent à l'existence comme un casier judiciaire.

Une expérience professionnelle dans les îles incruste son tatouage de cocotiers, de sable et de corail dans la peau de ceux qui ont l'opportunité de s'y rendre.

Profonde est la morsure de l'océan rongant les côtes des îles, autant que l'inquiétude dévorant le regard des prévenus la veille de leur jugement.

L'immersion dans le monde carcéral est un bouleversement irréversible pour les détenus, inextinguible pour les intervenants extérieurs.

Une histoire atypique pour moi qui, partie explorer les atolls, les lagons, les limbes des océans, ai franchi les murs de sa prison. Je voulais voir le bleu du Paradis. J'ai

connu là-bas les enfants de ses cellules et vu le travail de ses matons.

Une vapeur épaisse de pierre calcinée s'engouffre dans l'avion dès que les portes de celui-ci s'ouvrent après l'atterrissage. Une lumière dorée, étincelante frappe nos visages. Le bleu du ciel est palpable et si intense qu'on croirait pouvoir le découper en tranches juteuses comme dans un ananas frais. Une odeur tenace de fleurs macérées, cuites par le soleil s'infiltré dans nos bronches, file jusque dans notre estomac. On mange l'air mou à pleines dents à peine le premier pas posé par terre.

Des gens flous passent. Des dizaines de profils anonymes dont les traits contrastent avec les nôtres, estompés par le voyage. On ne se reconnaît pas. Dans cette foule envahie d'autres, de tant d'autres inconnus, on marche les yeux hagards. On sait qu'il nous faudra du temps pour nous sentir un peu chez nous sur ce nouveau territoire où tout est pareil mais tellement différent. Le choc de l'arrivée est sous le signe de l'étonnement, de la joie et de l'inquiétude.

Une odeur forte de canalisations pénètre dans la voiture. Je sais que je ne suis plus très loin. Pestilentielle, elle me colle déjà à la peau. Le bâtiment blanc est tout au bout de la rue. Au bout de l'impasse, au fond de la vallée, aux confins du monde. Une rumeur se mêle aux effluves des poubelles. Des hordes de chiens galeux sillonnent la route. Bruit

nauséabond. J'ai la nausée avant de frapper à la lourde porte de fer. Bleue, peinte comme le ciel. Mais je ne le découperais pas en tranches celui-là. Trop de moisissures en lui. La porte métallique baignée de lumière est toute poisseuse. Elle transpire comme un cadavre borgne avec son œil obscur. Je frappe pour montrer patte blanche. Mon cœur bat la chamade. Je me demande ce qui m'a pris d'accepter ces interventions en prison. Il est encore temps de faire demi-tour, me dis-je, attendant qu'un garde me prévienne de la marche à suivre. Le silence est à son zénith. Un cri. J'attends patiemment les consignes.

Pendant ce temps interminable, je regarde la grande bâtisse aux fenêtres grillagées. Un râle. Des linges de toutes les couleurs pendent lamentablement des fils tendus entre les barreaux. On dirait de piteux drapeaux hissés par des apatrides. Un homme chante à tue-tête. Sa voix déchire les barreaux.

Les surveillants hiératiques scannent mon visage avec leur regard de glace derrière leur peau bronzée. Voix de fer et pupille infra-rouge.

On ne doit pas être comme les autres. Notre regard attire leur regard. Quelle lumière de feu brille dans leurs yeux immensément noirs ! Ils nous observent en nous souriant. On doit être trop blanc. Toutes nos différences, notre appartenance à un monde d'ailleurs, doivent suinter à travers nos pores. Plus blanc que blanc, on a du se faire repérer. Nous sourient-ils ou se moquent-ils de nous ? Non,

ce doit être une fausse impression. Ils ne nous voient pas, bien trop préoccupés par leurs affaires. Sur la route, des cars bondés de gens passent, autant de visages qui se retournent pour nous dévisager. On nous sourit. C'est sûr, on a du se faire repérer, à peine arrivés. Quand tout le monde ne remarquera plus notre passage, on pourra dire qu'on aura réussi notre intégration. Mais combien de temps faudra-t-il pour y arriver ? Impression désagréable de se sentir étranger et tellement différent, impression de ne plus avoir d'identité et d'histoire. Tout nous quitte quand on quitte son territoire. Mais tout cet abandon se stigmatise en nous. Et on devient un anonyme extrêmement visible dans la masse elle aussi anonyme, mais autre. On se sent pris à la paroi du sol comme un grumeau dans son liant, glissant mollement sur les bords du récipient, sans rien trouver à quoi se raccrocher.

J'entre dans l'icône byzantine. Le soleil découpe son architecture austère sur fond d'or. Saint Pierre m'a donné sa bénédiction. Je pénètre à l'intérieur du bocal de béton. Couloir étroit éclairé de néons. Un garde surdimensionné me demande mes papiers et me tend un badge à accrocher à ma chemise. « visiteur ». Ridicule ! Pourrait-on me confondre avec un prisonnier ? Je ne viens pas faire du tourisme. Malaise intense, je ne viens pas comme dans un zoo. J'obéis sans sourciller. J'attends. Patience encore. Ils ne doivent pas se rendre compte que je me mets à trembler. Et pendant ce temps où la frayeur me tétanise le corps, je ne regarde que

furtivement les murs délabrés, cherchant quelque chose à quoi me raccrocher. Bon sang, me dis-je encore, dans quelle histoire me suis-je fourrée ?

Dans une maison étroite comme un camping car. La première visitée est la bonne. Pas le temps de faire les fines bouches, le prix de l'hôtel est exorbitant. On aura bien le temps de trouver autre chose de plus convenable plus tard. L'essentiel étant d'avoir un toit où se loger. On va se marcher dessus. Ce n'est pas grave. On est au Paradis. Béatitude. Tout semble beau et parfait comme dans les cartes postales. De la terrasse, on est rassurés, on les voit bien ces fameux cocotiers ! On entend les rumeurs des oiseaux, des margouillats dont on confond le cri avec celui des grenouilles. Le moindre bruit nous surprend. On sursaute. On ne dort pas la nuit, réveillés par le moindre crissement. La familiarisation du corps avec les bruits ambiants est le premier signe de son adaptation à l'environnement. La houle, le vent. Puis le vrombissement des trombes d'eau. Le ciel s'abat sur la toiture soudainement. On se blottit sous les draps achetés en hâte dans la première grande surface.

On est arrivé avec une brosse à dents et une serviette. Il manque tout. Tout est à faire. Pas par souci d'économie de frais de déménagement. Mais pour ne pas être prisonniers d'une nostalgie métropolitaine. Pour avoir un regard neuf et vierge sur tout ce qu'on va découvrir pendant ces quatre ans. Pas une seule babiole, pas de souvenirs. Une petite planche à pain et une petite cuiller à moka. On est heureux. Une autre

histoire commence. La pluie vomit ses organes sur la toiture. Mon premier souvenir transportable qui me revient est celui de mes vacances passées en caravane avec mes parents. Même roulement de la pluie sur la tôle métallique mais en format assourdissant.

On me dit de prendre, au fond du couloir, l'escalier de gauche. Je longe les murs blancs. Des portes encore donnant sur des bureaux. Pas un bruit. Des chaînes. Je chancelle. Je vois un garde tenant dans une laisse de fer un frêle prisonnier. Le premier que j'ai vu. Je ne le regarde pas. Nous nous croisons. Je sens qu'il a les yeux tuméfiés, qu'il pleure sûrement, son regard est rivé au sol. Tête baissée. Son corps dégingandé traîne derrière la chaîne métallique. Pas un bruit, pas un souffle ne sort de notre bouche. Je n'ose pas fracasser le silence avec un lamentable « bonjour ». C'est à cet instant que je réalise combien est précieuse ma liberté. Liberté de voir, de sentir, de bouger, liberté de regarder, de saluer. Je suis libre. Le sentiment de liberté me devient presque insupportable face au détenu. Je suis libre. Espace et temps suspendus. Tout se fige en moi. Je ne vois plus le reste du couloir exigu et ne perçois que cette image de cet homme aux mains liées et enchaînées, les yeux par terre.

Plus de ciel pour lui. Je pense à ces milliers de photographies que j'ai faites de couchers de soleil sur l'île. J'en ai presque honte. J'éprouve à ce moment là un vrai sentiment de honte. Son ciel à lui, de son enfance, de toute sa vie, j'ai le sentiment de le lui avoir pris, volé. Envie de vomir

et de faire illico demi tour. J'en ai assez vu. Mais je repense à ma mère qui a fait cette expérience là et dont j'ai entendu parler toute mon enfance. Elle avait résisté. Moi aussi, j'irai jusqu'au bout. Mais comme il faut être masochiste pour supporter cela ! Si elle n'était pas passée par là, je pense que jamais je n'aurais accepté une telle proposition.

Elle avait donné des cours d'italien à des détenus à la prison de Saint Paul quand j'étais adolescente. J'étais très fière d'elle. Elle parlait de « ses détenus » avec beaucoup de compassion et de sympathie. Des surveillants aussi froids que des statues de Commandeur. Maman, tu seras à ton tour fière de moi. J'y arriverai. Peut-être pas. Mais comment as-tu fait pour tenir le coup jusqu'au bout ? As-tu croisé des prisonniers menottés ? Je ne t'en ai jamais entendu parler. Je pense en cet instant très fortement à toi et puise dans mes souvenirs et dans ton témoignage pour poursuivre ma route au fond du corridor. Comme une ombre sans consistance, à côté de moi, il passe. Il a perdu toute sa substance, son essence d'homme. La honte, la seule, légitime, c'est lui en ce moment même qui l'éprouve. Mon badge de visiteur me le rappelle sur le champ. Je sais que dans une heure je serai dehors et que lui restera dedans. Apnée.

J'étouffe. Quelle idée saugrenue d' avoir voulu faire le tour de l'île ! A peine le temps de fermer la portière de la voiture et nous voilà déjà arrivés presque à l'autre bout du territoire ! Je suffoque. Toute cette eau, cette masse infinie

d'eau, de flotte, de vagues, de marées, de tsunami autour d'un pitoyable caillou. Je n'en dors pas de toute la nuit. Mais quelle pure folie ce voyage, cette idée de venir passer quatre ans dans un si petit pays ! Moi qui suis habituée à l'infini du continent ! Claustrophobie nocturne sous mes draps que je ne supporte pas. Besoin de sentir l'infini de l'air sur ma peau moite. Fini les échappées en voiture, fini les plateaux des Monts d'Or et les collines des Monts du Lyonnais. Ici, il n'y a pas d'espace entre les flancs de la montagne et les étendues d'eau. Je prends la décision d'explorer l'île à pied. Ne pas brusquer l'échelle du corps. Il me faudra marcher lentement afin d'oublier l'étroitesse de ce bout de terre perdu au milieu des océans. Regarder le sol et fuir l'horizon maritime. Marcher sur les yeux. Comment vivre quatre ans dans cette prison aux remparts de corail ?

Je marche sur des œufs. Un peu comme si je souhaitais me dissoudre. Disparaître de là et rentrer chez moi. Mon camping-car sur pilotis m'apparaît être aussi vaste qu'un château. Que j'ai de la chance d'être libre, que j'ai de la chance de vivre au milieu des arbres, des fleurs, des routes et de trottoirs. Sans clés sur la porte. Rien à ouvrir et rien à fermer. Je monte des escaliers et vais au premier étage. On me dit d'attendre dans le nouveau couloir. On va me recevoir. Je sens que je vais bafouiller. Pourtant quelle assurance avais-je pu montrer au téléphone lorsque la prison m'avait contactée !

- Je cherche quelqu'un pour faire des interventions en prison auprès des mineurs jeunes adultes ... Connaissez-vous ... ?

- C'est pour moi ! Ne cherchez plus ! Quand pouvons-nous nous rencontrer ?

Je lui avais coupé le sifflet. Net ! Oui, ce travail était pour moi. Ma mère avait donné des cours en prison. J'allais enfin faire mienne son expérience.

Deux hommes viennent dans ma direction. J'entre dans un bureau et prends place autour d'une grande table. Je ne comprends pas bien qui fait quoi et qui est qui, encore toute bouleversée par la rencontre avec le détenu.

Je sais que l'entretien ne durera pas longtemps, il n'y a pas de perte de temps car ils vont droit au but. Deux heures d'atelier pour les détenus mineurs jeunes adultes, entre huit et dix détenus, deux heures de préparation au brevet pour les adultes. Quatre heures en tout. Le mercredi après midi et le vendredi matin. Ils m'invitent à décliner l'identité de père et mère pour demander un extrait de mon casier judiciaire. A cet instant précis, énonçant les prénoms de mes parents, je me demande si mon casier est vierge. Comme une gamine, je me remets à trembler. Et s'il ne l'était pas ? La déraison s'empare de moi. Suis-je une personne apte à faire ces interventions ? Qu'aurais-je donc à me reprocher ? Avec lenteur et détermination, je fais un résumé très clair de mon expérience professionnelle. Ils apprécient. Je ne tremble plus. Je me surprends. Je dois faire l'affaire.

Ils me montrent des coupures de presse. L'intervenante précédente avait fait une exposition des

travaux des détenus. Je trouve la démarche indécente et pense aux familles des victimes. Je les avertis que ce ne sera pas ma tasse de thé. L'entretien s'achève assez rapidement.

- On vous recontactera.

Amabilités. Salut. Retour au poste d'entrée. Passeport. Ouverture de la porte blindée. DEHORS.

Enfin dehors. Je respire à pleins poumons. Je fais pénétrer l'air jusque dans ma chair. L'air libre autour de moi me rappelle enfin que je suis libre. Mes jambes articulent vite un pas puis deux et me voilà dans ma voiture. Ma chère voiture ! Ma douce voiture ! Mon cocon ! Mon chez moi ! Mes petits objets sont là, ma trousse sur le fauteuil du passager, mon collier pendu au rétroviseur. Mon sac à main. Je regarde toutes ces choses comme si je ne les avais pas vues depuis des décennies. Tout est là et je rassemble mes esprits. Cela ne marchera pas car je n'ai pas un casier judiciaire vierge.

Tu vois maman, j'ai fait ce que j'ai pu. Maintenant, cela ne dépend plus de moi. Dans un mois ou deux, je le saurai, on verra bien. Une seule chose compte à mes yeux, pour le moment, être dehors et dévorer par grappes la labilité de l'air chaud.

*Accrochée à la plus haute branche d'un sapin, une pomme rêvait de partir en pirogue. Elle avait soif de voyages, de dunes et de fonds marins.*

*Mais elle ne savait pas nager.*

*L'arbre, fatigué de l'entendre nuit et jour se plaindre, s'ébroua et finit par la laisser tomber.*

*Elle roula ... roula ... roula jusqu'à la mer désirée. Interrompant brutalement sa course, sa tête cogna un gros morceau de bois dormant sous l'écume des vagues.*

*Rentrant ses pignons et ravalant sa sève, qu'elle ne fut pas sa surprise de voir qu'elle était prisonnière d'une grande bûche creuse. Elle cria, cria, pleura. Elle préférait la cime de l'arbre et la caresse du vent au râpeux opaque de cette cavité humide secouée par les vagues.*

*Elle avait évité la noyade mais elle ne voyait rien ni la mer ni le ciel. Un rideau de bois moisi lui voilait les horizons lointains.*

*Elle s'était échouée dans le bras d'une pirogue à balancier.*

*Il ne lui resta plus qu'à apprendre à escalader !*

## II.

Difficile de recouvrer un bon sommeil les premières semaines suivant l'arrivée sur l'île. Allongée sur mon lit, je regarde les lambris laqués blanc de ma maison. Vraiment étroite cette chambre dans ce que je nomme mon camping-car. Une boîte en carton montée sur pilotis. Comme ça, les cent-pieds et autres bêtes nauséabondes n'envahiront pas l'intérieur. On a choisi de vivre dans une servitude occupée par toutes les communautés de l'île, dans une demeure extrêmement modeste. Le plafond me paraît bien bas. On peut à peine circuler autour du lit. Tout est étriqué dans mon sarcophage. Mais cette exigüité est rassurante. Une trop grande maison nous aurait effrayés. Dans cet espace tout neuf, il nous faudra tout faire, tout rebâtir, tout reconstruire, chaque souvenir l'un après l'autre. A la fois séduite par la perspective de tout recommencer mais aussi inquiète de ce que sera mon avenir, attendant le marchand de sable, je passe d'une émotion à l'autre dans un sentiment de joie soucieuse et d'angoisse joviale.

Je m'inquiète pour ma fille. Ressent-elle les mêmes choses que nous ? Elle a quatorze ans et entre dans un nouveau collège. J'ai entendu dire que dans la nuit, des rôdeurs s'infiltraient dans les maisons pour violer les jeunes filles. Je suis aux aguets, écoutant les moindres bruits. J'ai entendu dire également que ces rôdeurs venaient kidnapper les chiens pour en faire des ragoûts ou pour s'en servir d'appât à la pêche aux requins. J'ai entendu dire aussi que les femmes sont toutes des mantes religieuses faisant tourner la

têtes des hommes de préférences mariés afin de les attirer dans leurs filets. On m'a dit que beaucoup de couples se séparaient pendant le séjour. On m'a dit qu'il me faudra beaucoup de temps pour comprendre la mentalité autochtone et qu'un seul séjour de quatre ans ne suffira pas. On m'a prévenue aussi de ne jamais aller me baigner sans mes chaussures afin de ne pas me faire piquer par des poissons pierre dont le venin cause de violentes blessures. De faire attention aux rayons du soleil pouvant déclencher des mélanomes. Que la population est ravagée par des problèmes d'alcool. Qu'il y a des problèmes d'inceste, de viol dans les familles, des voleurs, des drogués au haschich, qu'ils sont tous des bons à rien, qu'ils ont des traits négroïdes, qu'ils sont tous fainéants, qu'ils ne travaillent pas bien à l'école, que le niveau scolaire est bien plus bas qu'en Métropole, que certains coquillages sont venimeux, qu'ils y a des accidents mortels sur les routes, que parfois en rentrant tard le soir, il n'est pas exclu de trouver un cadavre sur la chaussée, que les chiens aboient toute la nuit, le chant des coqs un vrai fléau, qu'une population de vauriens habitent dans les hautes vallées, dans les montagnes où il faut éviter de se promener seul, on ne sait jamais, on peut tomber sur des trafiquants d'herbe extrêmement hostiles aux touristes, qu'il n'y a rien à faire le soir, qu'il faut absolument partir pendant les vacances pour sortir de ce ghetto, qu'on a mal choisi notre maison au milieu des polynésiens et qu'on aurait dû préférer les lotissements habités par des blancs .... Et les monstrueux embouteillages !

Je n'arrive pas à m'endormir. J'ai vu si peu et pourtant j'ai fait le tour de l'île. Je suis traversée par de multiples questions qui m'envahissent l'esprit. Est-il normal que des criminels, des violeurs, des voleurs passent du bon temps dans des ateliers en prison, à faire de la peinture, de la sculpture et, par dessus le marché, qu'on les récompense par de grands articles dans les journaux? Je trouve la médiatisation de leur travail déplacée. Est-il normal de les flatter ainsi de leur crime, de leur délit, de leurs mauvaises actions? Et que vais-je leur proposer à ces gamins sans règles et sans limites dont je ne comprendrai peut-être même pas la langue, les codes, la mentalité? Qu'en pensent les familles des victimes qui n'ont que leurs yeux pour pleurer?

J'ai entendu dire que certains détenus préféreraient vivre en prison, avec le gîte et le couvert plutôt que de retourner chez eux. Ils ont là bas un toit avec la garantie de manger tous les jours. Haine et pitié se mélangent dans mon esprit. Pensant à l'expérience de ma mère et me rappelant ses dires, je me dis, les pauvres, il faut bien leur permettre par l'intermédiaire des études et des activités de sortir de cet engrenage et de pouvoir ainsi se réinsérer.

Je n'ai encore rien vu mais la vision de ce détenu dans le couloir me hante. Il ne tenait plus debout. Je pense au travail du gardien et me demande comment il arrive à supporter son job. Comment peut-on exercer un tel métier dans un endroit pareil? Le fait-on par nécessité ou par

vocation ? J'ai perçu en ce garde l'incarnation du pouvoir s'abattant pleinement sur le détenu. Pourtant il m'a semblé entendre de la douceur dans sa voix lorsqu'il s'est adressé au prisonnier, il ne le brusquait pas. Mais cette volonté de me le représenter comme un tortionnaire avait été plus forte. Je n'avais pas supporté l'image. Ils auraient pu passer par un autre couloir, non ouvert au public, m'étais-je dit à ce moment là. Ce surveillant était donc forcément un butor cherchant à humilier le détenu en lui faisant emprunter ce vestibule.

Je suis plus tranquille en ce qui concerne les mineurs jeunes adultes. Habitée à travailler avec des adolescents dans les collèges, je les redoute moins que les adultes. Il y a peut-être quelque chose à faire pour les gamins, certainement arrêtés pour vol, mais pour les plus âgés, sûrement des trafiquants, des délinquants avérés, je suis pessimiste. Un public d'hommes d'âge mûr n'est pas fait pour me rassurer. Y aura-t-il un garde dans la salle ou aurai-je un talkie-walkie comme ma mère ? Si mes souvenirs sont exacts, les gardes avaient mis beaucoup de temps à intervenir le jour où un détenu avait pris une crise de nerfs subitement. Elle avait eu très peur ce jour là.

J'évite de penser à ce qui a pu conduire ces hommes en prison. Mon imagination s'arrête là. Au pire ce seront des trafiquants ou des voleurs. Et les gamins sont forcément tous des petits délinquants. Au cours de l'entretien, j'ai demandé à ne pas connaître le cas des détenus, préférant travailler de manière neutre, prétextant que cela ne me concernait pas. Je

me demande si j'ai bien fait. Mais connaître leur dossier m'effraie. Je ne veux pas savoir ce qu'ils ont commis car je ne pourrai plus travailler avec eux. Je serais obligée de les condamner et n'aurais que de la haine à leur égard. Faire l'autruche, la politique de l'autruche me paraît être la seule solution viable pour entreprendre sereinement ce travail. Ne pas voir, ne rien demander et ne jamais parler de cela avec eux. Faire comme s'ils étaient des hommes normaux. Tabou leur passé, leur histoire, leur forfait. Faire comme si. Et pendant ce moment d'atelier, ne jamais penser ni songer à leur passé. Leur permettre de vivre pendant ces heures là, un temps identique à celui du monde libre, faire comme si on était dehors. Je pose ce tabou pour me protéger de toutes les émotions négatives que je pourrais ressentir dans ce milieu hostile et que je ne connais pas. Je ne veux pas savoir, rien savoir, même pas leur prénom.

Je pense à mon identité. J'ai demandé à la direction de garder l'anonymat. Pourtant, quand je suis arrivée devant le poste de garde, en présence de nombreuses gens qui patientaient devant la porte d'entrée, le surveillant a vociféré mon nom. Je vais leur demander de bien respecter cela car je suis en contact avec de nombreuses familles et connue dans mon quartier. Qu'en penseraient-elles ? De ce professeur qui va donner des cours en prison ?

Sur le parvis, des hommes, des femmes, des enfants attendent leur parloir. Un abri avec des bancs et une table ont été placés pour leur permettre de patienter les jours de visite. On peut reconnaître les habitués du parloir à leur aise

pendant l'attente. Parfois, les familles discutent entre elles. Des enfants en bas âge courent aux alentours. Beaucoup de femmes et très peu d'hommes ici. Les nouveaux visiteurs restent figés dans leur coin en attendant que la porte s'ouvre. Je pense à cette cruelle épreuve infligée aux familles qui, chaque semaine, parcourent de longues distances pour venir voir un père, un fils ou une sœur enfermés ici. Je pense aux détenus venus des îles qui ne peuvent pas bénéficier de visites régulières.

C'est le grand jour demain. Rentrée de tous les professeurs nouveaux arrivants sur le territoire. Je vais découvrir mon collège dans l'après midi. Je l'ai déjà repéré. Sale, moche et plein de débris. Sordide endroit. J'ai été bien déçue quand je l'ai aperçu au fond de la rue avec ses murs décrépits, ravagés par des tags. Des gosses traînaient devant l'établissement dans le désœuvrement. Mais j'avais évité de m'appesantir sur cette première impression car, pensais-je intérieurement, on était venu vivre dans le pays carte postale, dans l'icône du tourisme balnéaire ! Nous étions au pays des plages blanches bordées de cocotiers, au pays de Thalassa. Je tourne dans tous les sens dans mon lit passant de la joie à la déception. Car je suis heureuse, vraiment heureuse mais terriblement déçue. Heureuse d'avoir réussi mon pari, d'avoir pu quitter mon village natal. Cela n'a pas été simple. Quitter la famille, les copains pour aller vivre à des milliers de kilomètres au milieu de rien. J'avais réussi à tenir mon pari. Moi qui avais refusé pendant quarante ans de

prendre l'avion ... Incroyable défi. Mais quelle déception en arrivant! Tout ce que j'avais découvert était vraiment moche, les routes, les maisons, les magasins, les enseignes, la couleur de la terre, noire, la couleur du sable, gris, les plages sans aménagement avec des chiens errants, les portails, les détritrus. Mais je m'efforce de trouver du charme à tout ce chaos. Je m'oblige à le percevoir beau. Il le faut bien, je vais devoir vivre au moins deux ans dans cette prison dorée. Comme une censure, je m'interdis de voir le déplaisant, les chiens décapités et éventrés sur les routes. Tabou. Ne voir que les fleurs qui elles sont belles, l'éclat de la lumière saisissante mais aussi le sourire des gens. Peu importe le cadre, la population m'est apparue tellement sympathique. J'ai encore des crampes aux joues à force d'avoir répondu béatement aux saluts de tant de chaleureux passants. J'ai encore mal à l'épaule force d'avoir tendu le bras pour leur rendre leur bonjour.

J'ai peur et hâte de découvrir mes collègues mais surtout mes élèves. J'ai choisi d'excellentes leçons pour mes premiers cours, les meilleures, celles en lesquelles je peux avoir confiance. Les adolescents sont certainement les mêmes. En ce qui concerne mes collègues, je suis dubitative et dans l'expectative. Je sens le sommeil alourdir mes paupières. Un cocorico. Un aboiement. Tous les chiens du quartier se mettent à hurler. Nous sommes tous les trois debout dans la maison à partager simultanément les mêmes émotions, les mêmes étonnements.

Je vais pénétrer dans un monde interdit au public, dans un monde dont on parle peu et dont personne ne se soucie au quotidien. Dans un monde qui fait peur, terriblement peur. Dans un monde de brutes, de sauvages, de bêtes. De l'héroïsme là dedans. Un soupçon de fierté me traverse l'esprit.

- Je vais donner des cours en prison !
- Quelle horreur ? Mais quelle idée ? Je ne pensais pas qu'on donnait des cours à des prisonniers !

Ma collègue d'arts plastiques s'agite en apprenant la nouvelle. Elle est profondément indignée et stupéfaite que j'ai pu accepter une chose pareille. Elle me dévisage, me scrute. J'ai semé la zizanie dans sa représentation manichéenne du monde. En juge universelle, elle me répond qu'elle n'accepte pas cette idée de distraire les prisonniers pendant leur peine.

Je vais donner des cours en prison ! Quoi ? Tu vas en prison ? Ma fille avec les yeux effrayés s'adresse à moi avec une voix tremblante. Elle est terrorisée. Je la rassure. Non ma fille, on ne va pas m'emmener en prison, je vais faire comme ta grand-mère, donner des cours à des prisonniers. Des criminels ? Des voleurs ? Oui ma fille, mais il n'y aura pas de criminels, des voleurs certainement, n'aie crainte, il y aura un surveillant dans la salle. Il ne pourra rien m'arriver. Il y aura des jeunes. Le plus jeune peut avoir ton âge. Mon âge ? Oui ton âge ! On peut mettre des jeunes de quatorze ans en prison ? Eh bien oui, il faut croire. Mémé a donné des cours en prison ? Oui, ta grand-mère l'a fait et je vais le faire.

Le mercredi après midi et le vendredi matin. Mais peut-être que cela ne se fera pas. J'attends la réponse. On m'a fait cette proposition. Je te demande de ne pas en parler à tes amis, de rester discrète car tu peux l'imaginer, il y a peut-être parmi tes camarades de classe, des personnes victimes.

Ma fille me regarde dans l'étonnement et avec une pointe d'admiration. J'avais du observer ma mère avec ces mêmes yeux. Je m'en souviens, elle m'était apparue comme héroïque quand je l'avais appris. Et jamais cette fierté ne m'a quittée depuis.

- Je vais donner des cours en prison !

Un long temps de silence, de stupéfaction en général suit ma déclaration. Puis les gens se ressaisissent lentement, me parlent avec une voix basse, chuchotant pour ne pas être entendus.

- C'est une bonne chose que d'aider ces malheureux à retrouver une vie normale. Ils en ont besoin. C'est bien, c'est courageux de ta part.

Les réactions sont contrastées. Respect ou profond mépris. Je sais instantanément quelles seront leurs idées rien qu'en écoutant si le silence se manifesterait ou non. Sans cette pause là, je sais qu'on n'est pas très loin de la chaise électrique...

Seule dans mes draps, je ressens le même contraste mêlant les deux réactions. Je me juge selon le point de vue de ces deux camps. Je suis fière d'avoir entrepris cette démarche pour permettre à ces personnes de recouvrer une vie normale. Je me méprise intérieurement de venir en aide à des voleurs, des criminels, songeant aux victimes et à leur

famille. Ce paradoxe me tient en éveil. Sauveur ou monstre indigne ? Tout cela se mélange dans ma tête. Condamner, pardonner, comprendre, juger ... Comprendre, apprendre me semble être les clés de cette mission. Ainsi j'oscille entre mon propre mépris et une relative autosatisfaction. Je m'agite dans mes draps. Je ne sais pas comment ni quoi faire pour apaiser et rendre claire cette succession d'émotions contraires.

Je comprends un peu mieux ce qu'ont vécu les immigrés en France. Ils sont noirs et je suis blanche. Ma blancheur qui me semblait être la norme universelle, car il n'y a rien à faire, c'est une idée du corps, des cellules et de la chair se forgeant à notre insu dans le corps et dans la chair, même avec les idées les plus tolérantes, est cette blancheur qui me trahit aujourd'hui.

Je suis étrangère dans une terre qui m'est étrangère. Les premiers jours, cela peut faire peur. J'ai eu peur. Je sais qu'il me faudra du temps pour dissiper cette crainte du corps, née de l'observation de la différence du corps. Je comprends pourquoi il y a des quartiers de blancs, réservés aux blancs. Je comprends la réaction de mes collègues quand ils ont vu ma maison au pays des noirs, au milieu des indigènes. C'est cette peur là, peur de se désintégrer, qui les oblige à se reconstituer une illusion d'un petit monde où tout le monde est pareil. Nous, nous avons fait le choix de ne pas reproduire notre schéma, mais de vivre avec toutes les communautés sans distinction. C'est dur.

Je ne sais plus ce que juger, condamner, pardonner, comprendre veulent dire. Je ne sais plus qui je suis ni quel est mon rôle.

Je serai peut-être intervenante extérieure incarnant un dehors paradoxal dont je perçois les frontières de l'incompréhension, car je crains le mépris et l'admiration et agirai dans un intérieur qui m'est étranger et a priori hostile. Il n'y a aucune fierté à tirer d'une quelconque intervention faite en prison.

Je perçois bien que j'ai mis les pieds dans une frange marginale de la société où les vrais problèmes de société me seront posés, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Changer de monde me permettra de comprendre ce qu'était mon monde, mon petit monde de blancs métropolitains, mon petit confort, mes idées reçues, mes préjugés, ma vie toute faite.

La prison est peut-être ce qui me permettra de comprendre ce que le mot social veut dire. Je m'endors dans la confusion des sentiments.

Bon sang, qu'il est bon et salutaire de pouvoir se remettre en question. Mais quelle joie et quelle douleur mêlées quand tout cela nous traverse.

*Il pleuvait beaucoup ce jour là.*

*Un pêcheur attendait la morsure du poisson. La ligne était désespérément muette. Pas un rouget, pas un thon, même pas une vieille savate. Le pêcheur avait bien faim. Qu'allait-il ramener à ses enfants pour leur repas ?*

*Tout à coup, il sentit le fil se tendre et s'agiter. Il tira, tira de toutes ses forces. Le fil était droit, prêt à casser. Il était si tendu que sous la caresse du vent, des sons se mirent à s'en échapper. Le pêcheur rassembla ses forces pour ramener le poisson et d'un coup sec ramena la canne vers lui.*

*Mais il avait tiré trop fort. Le fil projeta le poisson si haut, si haut, si haut dans le ciel, que la petite bête à nageoires resta accrochée à un nuage.*

*Brillant comme un astre éclairé par le soleil, le poisson ne revint jamais ni dans les eaux, ni sur la terre.*

*On peut le voir briller dans le ciel, les nuits de pleine lune. On l'appelle l'étoile du pêcheur.*

*Depuis ce jour, le pêcheur se demande quel animal est à l'origine de l'étoile du Berger.*

### III.

L'université blanche jette ses murs immaculés vers le ciel cyan, en haut de la colline. Un long cortège d'enseignants endimanchés s'étale le long de son parvis. Grand silence. Personne ne se regarde ni ne se sourit. Vraiment saisissant cette austérité contrastant avec la liesse de la rue. On dirait qu'ils vont tous à l'abattoir. Nous devrions tous être contents. Nous sommes bien tous mus par le même projet de mieux gagner notre vie et de vivre un dépaysement. Je repense à mes idées noires de la veille. Ils ont du cauchemarder toute la nuit perdus au milieu de tous ces noirs. A l'horizon, le lagon turquoise s'épanouit. On dirait que la nature se moque de nous avec le sourire rieur des hibiscus, nous, si sombres, si sérieux, si tristes, si blancs. Dans un silence de trappistes, nous entrons dans l'amphithéâtre où personne ne s'adresse la parole. Mais ils ont tous de beaux vêtements comme pour les jours de conseil de classe. Que font des enseignants blancs au salaire indexé sous les cocotiers quand ils se rencontrent ? Ils se font la gueule. Que font ces misérables polynésiens vivant dans des bidons villes quand ils se croisent ? Ils se sourient et se saluent avec le pouce et le petit doigt.

J'appartiens à ce monde richement sévère, je le regrette, mais je prends conscience ce jour là que nous, français, expatriés et nantis, ne respirons pas la joie de vivre. Nos collègues en banlieue parisienne ont de vraies raisons de ne pas respirer la joie. Ils ont de quoi. Je trouve l'atmosphère ici indécente et déplacée.

Je parcours pour la deuxième fois le long couloir de la prison. Ma candidature a été acceptée. Mon casier était donc vierge ! Je ressens instantanément un profond soulagement. Je sais, par la force de la raison, que cette réaction est stupide, mais le sentiment de culpabilité avait été plus fort que moi. Les deux hommes vont me faire visiter l'intérieur de la prison. Au bout du couloir, ils ouvrent en silence la porte vitrée donnant sur un espace extérieur, une sorte de cour délabrée. Je suis saisie. Des grilles s'élèvent jusqu'au ciel qu'on ne voit presque plus. Un vacarme assourdissant de bruit de clés, de cris, de chants, de conversations, un va et vient de personnes en uniformes d'autres en pantalon, des hommes, rien que des hommes, des jeunes, des moins jeunes, des polynésiens, un farani au milieu, peut-être un membre du personnel, tout cela se projette en face de moi, en noir et blanc, dans sa plus tangible réalité. Guernica. Il n'y a pas de menottes, pas de chaînes, que des hommes qui vont et qui viennent. Nous patientons. J'ai l'impression que les murs vont s'écrouler tellement je sens de la présence humaine agglutinée derrière leurs parois. Bondée. Les détenus rentrent de leur visites, nous devons attendre la fin du mouvement. Bonjour Madame ! J'évite de les regarder. Je réponds au bonjour. Je lève les yeux et vais chercher au plus profond de moi même un soupçon d'énergie pour pouvoir rendre un sourire. Tout cela m'agresse. Je me replie sur moi mais cherche à montrer un peu d'assurance. Je ne croise pas les bras. Je me tiens droite et veille à ne pas me voûter. Dans mon corps, c'est la révolution, tout palpite, tout s'écroule, ma

vision angélique du monde. J'ai croisé des prisonniers. Peut-être des criminels. Ils ont peut-être tué, violé, agressé. Et me voilà parmi eux. Non, je ne suis pas comme eux. Je ne veux pas voir ce que je veux absolument voir.

L'interdit n'est pas une attraction. Il est une porte blindée, une frontière infranchissable entre eux et moi. J'ai l'impression que mon regard va les agresser car je dois transpirer la liberté. Je rase les murs et cherche à ne pas trop me faire remarquer. Mais ils ont l'œil. Je sens des centaines de regards rivés sur moi. Je ne vois rien derrière les barreaux, mais je sais qu'ils doivent être tous là à épier celle qui vient du dehors. J'ai attaché mes cheveux, longs, pour essayer de passer inaperçue. Pendant que nous patientons devant cette gigantesque grille, mes oreilles sifflent, mes joues rougissent du dedans, mes yeux se brouillent. J'ai peur de ce monde reclus. J'ai peur de ces gens là. Mais je dois vaincre cette faiblesse. Il y a des surveillants partout et je suis accompagnée. Les deux hommes me parlent mais je ne les entends pas. Je me contente de les suivre pas à pas. Je pense à ma fille. Bon sang, ma jolie, ma douce, ma tendre fille, je ne voudrais pas que tu voies la réalité de ce monde là.

Tout le monde s'assoit. Une rumeur sourde envahit l'amphithéâtre. La parole commence à circuler. Je tends l'oreille pour entrevoir des bribes de conversation. Beaucoup s'interrogent sur les primes, quand nous allons les percevoir, poursuivant par quelques échanges sur leur lieu d'exercice ainsi que sur leur académie d'origine. La rumeur

grandit. Tout le monde parle. Quelques uns se tiennent à l'écart en silence dont je fais partie. J'observe, j'écoute. L'argent est au centre des conversations. Une grande préoccupation pour beaucoup d'entre nous. Arrivent les intervenants qui s'installent sur l'estrade avec leurs micros. La rumeur ne cesse de croître. Personne ne fait cas de leur arrivée. Les conférenciers demandent le silence. Le bruit s'estompe légèrement.

De nombreux collègues n'interrompent pas leur conversation pour autant. Le stage a commencé mais les échanges à voix basse m'empêchent de suivre le débat. Incroyable manque de respect de la part de mes collègues qui sont les premiers à se plaindre des bavardages en classe.

Le gardien finit par ouvrir la grille et je suis invitée à pénétrer à l'intérieur de la prison. Un vaste hall circulaire ceint de grandes grilles à nouveau. Des détenus patientent à moitié avachis sur des bancs à l'intérieur. Des barreaux de fer nous séparent. Leur regard me colle à la peau. « Bonjour Madame ! ». Ils sondent mes pupilles comme s'ils voulaient m'envahir du dedans. Je leur réponds par un regard droit et un bonjour direct. Mais aussitôt, j'observe le cadre pour ne pas m'appesantir par un échange trop long. Nous montons des escaliers fermés de part et d'autres par d'autres grilles. A chaque dizaine de mètres, les clés ouvrent ces rideaux de fer en grinçant dans les serrures. Nous montons au premier étage. Un détenu nous croise et serre la main des deux hommes. Me tend la main. Je tends la mienne. Le contact est

fait. Je ne ressens rien. Cette main qui vient de prendre la mienne a peut-être tué. Je n'éprouve rien. Il a été condamné et la justice a fait son travail. Je chasse instantanément toute pensée au sujet de son acte. On ne va pas leur couper la main ? Je ne viens pas là pour les juger, c'est déjà fait, mais pour participer au travail de reconstruction personnelle dans le seul but de les réintégrer dans la normalité. Peut-être ai-je commencé à m'habituer à ce nouveau public. Dans un hall plus silencieux, nous croisons un autre détenu occupé à balayer la pièce. Il a l'air jeune. Il me sourit en m'accueillant avec un chaleureux bonjour en maître de ses lieux me faisant visiter son domaine. Un homme comme les autres. De corvée. Si je fais abstraction de ce qu'il a pu faire, il me paraît tout à fait normal. Je commence à être rassurée au sujet de mes interventions. Je m'apprivoise.

Je pense que tout fonctionne à l'envers. N'est-ce pas à moi que reviendrait le rôle d'apprivoiser les détenus ? Et là c'est bien le contraire qui se passe. C'est bien le prisonnier qui a su défaire toutes les tensions que j'avais en moi en m'adressant un si chaleureux salut. C'est son milieu. Il me le signifie. C'est lui qui est le maître de ces lieux. Les détenus ont le pouvoir ici, le pouvoir de la vie quotidienne et non le personnel pénitentiaire qui ne se contente que de la réguler. Je sais que la réussite de mes interventions dépendra de leur acceptation. Ce qui me laisse perplexe. Ce sont eux qui décideront si je suis apte ou non. Le monde à l'envers. Ils auront le pouvoir de choisir ou non leur intervenant. Tout est dans l'oeil.

Je m'efforce d'avoir le regard droit, ni trop sûre de moi, ni trop craintive. Je cherche la norme de mon regard, sa forme neutre mais cependant bienveillante. Ne pas en faire trop ni trop peu. Le juste milieu. Pourtant, c'est la révolution en moi. Je bascule intérieurement, je m'effondre en découvrant les entrailles de la prison. Tant de monde, tant de bruit, tant de souffrance, car je sais bien que le détenu ne peut que souffrir de sa privation de liberté.

Nous sommes tous des élus ! On le sent bien à l'occasion de cette grand-messe avec l'arrogance investie d'un sérieux solennel émanant de la foule. On a quitté la banalité de la Métropole pour venir s'indexer ici. Tout le monde n'a pas la chance d'obtenir cette mutation. Beaucoup de demandes et peu d'élus. Assemblée d'enseignants très fiers et très imbus d'eux mêmes. Ils transpirent l'altitude. Que de hauteur ! Beaucoup de collègues femmes scrutent la longueur de mes cheveux et évaluent ma tenue. Je ne crois pas que je lierai sympathie avec eux. Je ne me reconnais pas dans cette foule où là encore, je me sens encore étrangère.

- Quand allons-nous toucher nos primes de déménagements ? Quand allons-nous percevoir nos salaires ?

L'échange entre les conférenciers et les enseignants se limite aux questions pratiques. Quant à moi, j'aurais tant de questions à poser au sujet de l'enfance sur le territoire, au sujet de la langue, des coutumes et des mœurs, des filières d'orientation, de la relation avec les familles des élèves ...

Bref, je ne partage décidément pas les mêmes soucis que ceux de mes collègues. Je sais bien que nous finirons par toucher nos primes et notre salaire. Je sais bien que nous allons mener un autre train de vie, plus confortable. Déjà, je me réjouis d'avoir fait cet immense voyage, d'être allée de l'autre côté du monde, à l'autre bout de la terre. Et je me fiche du reste sachant bien que tout finira par se remettre dans l'ordre. J'ai fait des emprunts à la banque et demandé une avance sur salaire. Je sais bien qu'au pire, dans trois mois, tout sera rétabli. Je ne pense qu'à me réjouir de cette fabuleuse mais aussi douloureuse aventure. Et ne me reconnais pas parmi ces visages sombres et blasés. Seraient-ils encore fatigués par le voyage ? Peut-être ... Mais moi, je ne ressens pas la fatigue, l'excitation, l'étonnement effaçant les traces de l'éreintement. Car je suis au bout de mes forces, mais je sens que je n'ai pas brûlé toute mon énergie. La joie d'être arrivée là me transporte malgré le sommeil, la lassitude devant toutes les tâches accomplies et restant à accomplir. J'ai la sensation d'avoir grandi.

Toute petite au milieu des caïds. Je ne suis pas dans Prison Break. Ce sont des vrais, avec de vrais tatouages sur les bras gros comme mes cuisses. La tête me tourne dans ce vacarme. J'aperçois une salle recouverte de couleurs, toute peinte. Salle d'arts plastiques. On voit des femmes représentées avec une anatomie bien formée, une fleur dans les cheveux. Noir, trop de noir dans cette peinture murale représentant un monde éthéré plein de femmes aux seins

surdéveloppés et au sourire contrit. Tout cela au milieu de motifs locaux en grisaille. Tout me paraît laid même si je reconnais la valeur de ce gigantesque travail. Plus loin j'aperçois un mur recouvert de dessins tribaux, une sorte de palimpseste de dessins enchevêtrés. Là je perçois un témoignage authentique. Ces graffitis faits à la sauvette mais pour certains avec une infinie patience m'émeuvent. La visite se poursuit dans la bibliothèque où je ne vois que des vieux livres numérotés. Les titres ne m'inspirent pas. Histoires des colonies, récits de voyages, la faune et la flore du pays. De quoi déprimer. Peu de lumière dans cet espace de lecture. Mais le soleil n'entre pas entre les murs aveugles de la prison. J'ai l'impression d'être dans un sous marin hanté. Ils passent parfois avec le regard ailleurs, la pupille vide. D'autres semblent affairés, et je me demande bien quel genre d'affaire peut préoccuper un détenu condamné au désœuvrement. Ils vont, ils viennent. Je pensais qu'ils purgeaient leur peine dans leur cellule. Je circule dans cette vision chaotique sans réussir à comprendre ce que chacun fait là. Quant à moi, c'est clair. Je visite les lieux. Je me sens bien menue et bien trop femme dans ce monde d'hommes.

Mais pourtant, ici et là, je rencontre des visages qui s'illuminent à mon passage. Je dois représenter une bouffée d'air frais, un mirage de liberté. Beaucoup de solennité dans les mains qui vers moi se tendent. J'aperçois à travers une fenêtre un couloir donnant sur les cellules. Des dizaines et des dizaines de savates sont entassées devant les portes. Un détenu fait des pompes, le regard hagard, comptant chacun

de ses mouvements qu'il accomplit dans une frénésie furieuse. Obsédé par ses mouvements, il transpire comme une serpillère, il va vite en se baissant et remontant sur ses bras aux muscles de fer apparaissant derrière ses tatouages. Derrière lui, quatre ombres qui se traînent le long des murs chantent ou gémissent, je ne perçois pas bien. Je regarde sans m'attarder sans violer cet espace qui est le leur. Nous progressons dans le ventre de la marginale de métal et de béton. Au centre de l'établissement, on me montre la cour, la grande cour ceinte de hauts murs barrant le ciel. Je pense à la peinture de Van Gogh. Même cour en beaucoup plus grand. Le soleil plombe au dessus des malheureuses têtes qui se sont réfugiées le long des parois de la bâtisse pour se mettre à l'ombre. Pas un arbre, pas un brin d'herbe. Deux détenus jouent aux échecs par terre, enfin c'est ce que je crois. Ils fument les rayons du soleil. Si on m'envoyait au cœur de cet enfer, me resterait la cigarette, dernière liberté. Un frisson d'horreur me fusille dans le dos. Un râle profond a traversé la cour. Un prisonnier a hurlé. Puis plus rien. Personne n'a bougé. Cela doit être normal. J'en entendrai d'autres certainement. Comment peut-on ne plus entendre ces cris de souffrance ? Comment s'habituer à cela ? Les deux hommes n'ont pas bougé ni même relevé ce cri de douleur. J'espère ne jamais devenir insensible à cela. J'espère ne pas me durcir à force de côtoyer l'insoutenable. Salle de sport. Musculation, foot. Yoga. Ils me parlent de l'importance de l'activité physique et sportive, des actions mises en place pour les détenus. Je n'écoute pas vraiment, tellement saisie

par ce que je découvre mais m'évertue à montrer une figure attentive extrêmement sérieuse. Je me demande comment l'homme a pu inventer un pareil dispositif. J'ai l'impression de découvrir une machine à fabriquer des bêtes.

Aussi terrible que soit ce spectacle, je ne trouve rien d'effrayant. Je vois du mouvement, je perçois beaucoup d'agitation. J'avais imaginé un espace beaucoup plus ordonné ainsi qu'un silence monacal. Pourtant ma mère m'avait bien parlé du bruit mais surtout de celui des clés et des claquements de portes. J'entends des chants, des conversations, au loin un rire. Tiens donc ? On peut rire en prison ? Tout à coup, ces effusions de joie me deviennent insupportables. Nom d'un chien, ne doivent-ils pas purger leur peine dans le silence et les remords ? J'essaie de ne pas penser aux familles des victimes, aux jeunes filles dans mes classes violées à l'âge de treize ans mais à la nécessité de participer à une action permettant aux détenus de ne pas récidiver. Mais ces rires me perturbent. Tout se mélange en moi jusqu'à ce que me vienne un zeste de bon sens. Comment ne pas parler ni rire ni chanter pendant dix ou vingt ans ? Absurde. Je suis cependant frappée par la bonne humeur ambiante mais aussi par le sérieux de l'atmosphère.

Nous quittons l'assemblée un peu déçus de ne rien avoir appris de consistant sur l'île. Et avec la certitude que nous avons bien fait de ne pas nous installer dans un ghetto de blancs avec ces profs qui se donnent des allures de Ministres, d'avocats ou d'Ambassadeurs de la Culture. Nous

avons trouvé notre carte postale toute en couleurs, sauce huître et pimentée dans notre quartier. Dimanche, les voisins nous emmèneront faire notre première ballade en bateau.

*Autrefois la lune était noire et triste. On ne la voyait pas. Le soleil ne la réchauffait pas.*

*Une nuit, elle aperçut une petite lueur tout en bas. Elle rougit car la flamme lui avait souri. Elle s'approcha et vit une frêle étoile de mer sur un bateau de bois. Un pêcheur l'avait laissée traîner là. La lune pâlit. L'étoile avait grimpé soudainement sur elle.*

*C'est ce jour qu'on la vit pour la première fois percer l'obscurité du ciel. Son émotion l'avait trahie.*

*La lune depuis ce jour fleurit toutes les nuits avec l'étoile glissée dans les plis de son oreille. Mais pas partout dans le monde. A Tahiti. Uniquement à Tahiti.*

#### IV.

Gilles, c'est avant tout l'éclat de rire qui le caractérise. Il rit comme le soleil, comme le lagon, comme les hibiscus, comme les ananas, avec une générosité naturelle tropicale. Pourtant sa vie n'est pas facile ! Mais du matin au soir, il offre à qui veut bien le recevoir, un rire enveloppant et communicatif. Le rire de Gilles, mais aussi celui de l'île sont les meilleures des thérapies.

Nous sommes prêts pour la ballade, maillots de bain enfilés, enduits de crème solaire parfumée à la vanille, palmes et tuba à la main. Notre voisin à l'humeur toujours sympathique, a préparé le bateau, attelé depuis la veille à son 4X4, avec l'indispensable caisse de bière. Dans la cannette à moteur, on peut tenir à six ou sept. Il nous a promis de franchir la passe et de nous emmener derrière la barrière de corail. Je lui fais entièrement confiance car il a été militaire autrefois et s'occupe aujourd'hui de la maintenance des avions d'une compagnie aérienne. On a lié connaissance dès la première semaine grâce aux parties de boules. On les entendait rire depuis notre maison. On a fini par rejoindre le groupe de boulistes le dimanche pour terminer en bonne compagnie le week-end. Il nous a fait passer des poissons pendant la semaine, fraîchement pêchés, du ragoût au curry, des « yeux de dragon », sorte de fruit de la passion à la pulpe plus sucrée, des citrons, des avocats géants. Nous l'avons invité à manger un pot au feu dont il avait gardé, de ses séjours en France, un gourmand souvenir. Il s'était régalé mais il faut dire que je m'étais bien appliquée.

Le lagon est à nous. Piscine naturelle envahie de poissons de toutes sortes et de corail ambré, protéiforme. Nous flottons au dessus des « patates », ces monticules informes affleurant la surface de l'eau, ces niches des poissons et des coquillages. La lumière dans l'eau turquoise est cristalline comme à l'intérieur des facettes d'un diamant. Immatérielle, la mer offre la moirure de ses drapés aux rayons du soleil. Des filaments courbes étincelants ondulent sur le plancher de sable crème, tout au fond de l'eau, comme des vifs serpents de lumière. Nous naviguons au-dessus d'un tapis de soie turquoise tissé de fils d'argent incrustés de pierres précieuses à nageoires. Vue depuis la mer, l'île a recouvert son échelle. Elle me paraît plus vaste avec ses montagnes s'élevant dans l'infini du ciel. Je suis médusée et pleine de coups de soleil, muette comme un poisson rouge écrevisse découvrant la magie du sel dans l'immensité de l'Océan.

Je me concentre entre les murs du long corridor. Je ne dois pas rater la toute première rencontre. J'essaie de rationaliser mes émotions. Je me concentre comme une comédienne pénétrant sur scène. J'essaie de vaincre le trac. Je pense à mes meilleures séquences de cours et cherche la clé de la réussite. Je pense au cœur donné dans chaque regard et dans chaque parole. Je dois sonner vrai, m'efforcer d'être moi même et rien d'autre.

Un détenu vêtu d'un short couleur isabelle et d'un tee-shirt troué, lave par terre avec une grande application. Il

n'y a pas de surveillant avec lui. Je pense qu'il ne doit être pas bien loin de sa sortie. Nous nous saluons. Je me rappelle qu'il ne faut pas leur serrer trop fort la main car dans ce pays, ce n'est pas bien vu. Trop d'empressement et d'assurance dans ce geste que nous accomplissons sans nous en rendre compte. Les mains doivent à peine se toucher. Les deux hommes viennent me présenter le garde qui a la charge des jeunes et qui sera avec moi tous les vendredi matin dans la salle d'atelier. Le surveillant m'accueille avec beaucoup de gentillesse marquée d'un profond respect. Sa voie est douce et son regard pétillant. Ils m'accompagnent dans la salle où je vais intervenir. Grilles, porte grillagée, tour de clé, fermeture de la porte, cour, petit chemin de terre, à nouveau porte de fer, tour de clé, plus grosse encore cette fois. Lopin de terre recouvert de pelouse rase sans arbre.

J'aperçois une sorte de sas grillagé dans lequel s'agitent quelques ombres. On sent de la crispation dans les mouvements de ces silhouettes. Les ombres sont tendues. Six, sept, peut-être huit en tout. Je ne suis pas très à l'aise. Le surveillant ouvre la porte métallique de ce petit poulailler où je découvre les poussins de la prison patientant sur un petit banc de bois. L'espace est étriqué et il fait très chaud. Ils portent tous malgré la chaleur un gros bonnet de laine sur la tête. Ils ont les yeux baissés et font comme s'ils ne nous avaient pas vus. Le surveillant leur demande de rentrer à l'intérieur d'une pièce minuscule : la salle des commissions disciplinaires avec la barre en bois massif derrière laquelle seront punis les détenus ne respectant pas les règles. J'en ai

froid dans le dos. Comment vais-je pouvoir travailler dans un si petit espace, de surcroît disciplinaire ? Comment ont-ils pu mélanger la fonction ludique et de loisir avec la punitive ? Rien de mieux pour créer une bonne atmosphère de travail dans la détente.

Huit tables d'écolier occupent la totalité de la pièce. On peut à peine circuler entre les chaises. Les prisonniers prennent place avec une nonchalance qui ne me présage rien de bon. Ils parlent entre eux dans leur langue. Les deux hommes de l'administration pénitentiaire me présentent aux mineurs. Pendant ce temps, je les observe. Des gamins de collègue, oui, les mêmes, voilà ce qu'ils sont. Le plus jeune a la peau lisse d'un enfant de quatorze ans. Qu'ont-ils donc fait pour se mettre dans une situation pareille ? Ils forment un groupe fort et cohérent. Je crois percevoir qui est le meneur. Ils s'adressent de temps en temps des signes, des regards dont je ne comprends pas le sens. Mais je n'interprète pas ces hochements de tête et ces regards furtifs de façon positive. Ils forment un tout, une unité complexe. La tête enfouie dans son bonnet, le meneur esquisse sous son tee-shirt un sourire frondeur. Il se balance sur sa chaise. Les autres sont tentés de le faire mais hésitent. Je les vois furtivement regarder de biais le surveillant. Le poids de la surveillance, réflexe de celui qui ne veut pas se faire prendre. Pas facile celui-là. Il me semble nerveux. Il a les yeux rouges. Il doit être déjà sous l'effet de la drogue. Les autres, pendant les présentations, regardent leurs pieds, leurs mains, leurs savates. Ils portent des vêtements usagers qui ont perdu

depuis longtemps leurs motifs et leurs couleurs. Le contact ne sera pas facile à mettre en place. Ils restent muets et ne répondent pas aux questions. Ils me semblent ne pas écouter ce qu'on est en train de leur dire. Je sens très violemment dans ma chair que nous ne partageons pas le même monde et ne vois pas par quel chemin je vais pouvoir les aborder. Deux univers étrangers se télescopent. J'entre dans un domaine dont je ne comprends pas la définition excentrée faite de flou, d'opacité, de fugacité, d'hermétisme, de refus et de résistance.

Tout est limpide. De la lumière virginale jusqu'au fond immaculé de l'eau. Le bateau file sur le lagon et je ne sens pas la chaleur du soleil. Le fond marin offre son somptueux trésor de poissons bigarrés et de bénitiers aux lèvres adipeuses et violacées. On dirait que les poissons aériens volettent dans l'eau tellement elle est cristalline, immatérielle. Le bateau est suspendu au milieu de l'espace. Il n'y a pas d'ombre dans l'océan que celle de la coque qui se projette sur le sable blanc. Voyage à la surface de l'eau, échappée dans les deux dimensions du visible où la profondeur est imperceptible. Lévitiation. Je m'extasie devant la variété des poissons tachetés, bigarrés, rayés, multicolores, rouges, oranges, bleus, verts. Un poulpe allonge ses tentacules ocres et rouilles qui changent de couleur, de texture en fonction du fond sur lequel ils se déplacent. Les membranes sont d'une incroyable finesse. Les tentacules s'agitent avec une grâce tout en délicatesse

jusqu'à la pointe de leurs mouvements. Élastique et parfois si dure dans les assiettes, la bête aux nombreux bras qui ondulent, virevolte sur le sable et les coraux avec la souplesse d'une danseuse étoile. Je ne sais plus où donner de la tête. Le bateau s'est arrêté. Le soleil frappe avec une insolence instantanée sur nos visages huilés. Masque et tuba à la main, tout le monde descend explorer les fonds marins. Je reste dans la coquille d'aluminium pour prendre des photos. Mon mari, heureux comme un gamin réalisant son rêve de gosse, ramène un fabuleux « sept doigts » tandis que ma fille a attrapé une immense étoile de mer. Gilles, en quelques minutes, armé de son harpon, revient décoré d'une dizaine de petits poissons de toutes les couleurs. Ils vont et viennent avec leur fabuleux butin. Pour Gilles, l'émerveillement n'est pas le même que le nôtre. Il se réjouit du repas qu'il va faire ce soir avec le fruit de sa pêche. Pour nous, c'est la découverte de la magie des océans.

Placard. Un pot de bleu, un tube de rouge et de jaune. Trois pinceaux. Une brosse. Un chiffon. Un paquet de papier. Crayons de couleur et feutres. Le placard est déjà plein. On ne pourrait pas y stocker une gomme. Je me demande comment je vais faire avec si peu de place pour ranger le matériel. La seule solution, le transporter avec moi à chaque séance.

J'apprends que rien de cette activité ne doit transparaître entre deux séances à cause des commissions disciplinaires. Incroyable. On va devoir faire ça en cachette,

bien planquer les travaux pour ne pas que les Juges les aperçoivent. Ils me parlent d'une possibilité de peindre les murs à condition de tendre des rideaux afin de les occulter. Je suis souflée. Autant ne pas les faire peindre et dessiner. J'essaie de trouver des solutions. Le carnet peut-être. Carnet de voyage, carnet de route, carnet de bord ... Je viendrai avec des cahiers la semaine prochaine. Mais là, il me faut les occuper pendant deux heures et je dois absolument trouver une piste de travail.

Mais ce sont eux qui ont ouvert la séance. Le gardien les invite à me montrer leur production. Ils sortent de leur short et tee-shirt leurs précieux dessins qu'il me disent avoir griffonnés dans leur cellule ou au cachot. Le cachot ? Bon sang, le cachot ! Effroi. J'essaie de contenir mon trouble. Je pensais que c'était possible au temps des rois et des tyrans mais pas au XXIème siècle ! Les esquisses sont précieusement conservées, enroulées les unes dans les autres. Je découvre la masse d'images de femmes nues aux seins gonflés comme des montgolfières, des têtes de dragon crachant des flammes dans lesquelles d'autres femmes nues se tordent de douleur, des croquis de motifs tribaux, de monstres emmêlés, des Titeufs, des faces de diables furieux la queue fourchue, des têtes de mort, des chars, des tanks, des licornes, des Notre Mère céleste qui prie pour nous pauvres pécheurs et qui nous aime tant, des feuilles de cannabis, des Dalmatiens, des détenus dans une cellule, des Mickeys, des Christ en Croix ornés de crânes et de roses rouges, des serpents, un portrait de femme léchant une

banane, des Dragon Ball Z, des bombes et mitraillettes, des squelettes, des tortues Ninja, une petite fille embrassant une rose géante. Bref autant de visions infernales de mort mêlée de sexe, de religion et d'autres issues de la plus tendre enfance.

Et nous découvrons les poissons Picasso aux zébrures violacées et brunes, les coquillages « porcelaine » piquetés de blanc, les « aïtos » ces petits poissons noirs si bons à manger grillés dans la poêle, les blancs bénitiers que nous dégustons à peine rapportés, les oursins aux longs pics noirs, le corail de feu, les murène ... La mer regorge. Le bateau est plein. Nous aussi d'ailleurs !

- Une baleine ! J'ai vu une baleine !

Tout le monde tourne la tête dans la direction que nous montre mon mari. Et tout le monde rit. Gilles et son copain William n'en peuvent plus de rire. Il s'agissait d'un bateau dont la forme évoquait les formes de la baleine. Nous rions de nous mêmes, un peu moins fort cependant quand nous franchissons la passe.

Le bateau tangue et roule. La navigation est plus délicate. Gilles est à la barre et scrute le moindre détail. L'eau s'est assombri, le bleu est outremer.

- Vous allez voir de vrais dauphins. On y arrive. Ils sont là.

Nous avons du mal à les distinguer. Mais tout à coup je les vois danser autour de notre embarcation. Des dizaines et des dizaines de dauphins caracolent dans l'eau, plongent, sautent, filent à la surface de l'eau. Le ballet est fabuleux.

Toutes ces images s'enchevêtrent dans mes yeux. Profond malaise car je ne sais pas ce que je vais pouvoir dire au sujet de tout ce fatras. Que de souffrance, que de violence dans tout cela. Je n'ai pas envie de les conforter dans ce genre de production. Je regarde le trait, la manière de dessiner. Les lignes sont appliquées et énergiques. Un vrai talent de dessinateur. Je les félicite pour cela. Je leur propose de poursuivre dans leur cellule et de les apporter chaque semaine. J'envisage d'acheter un carnet, un beau carnet de cuir noir, uniquement pour cela. Ils pourraient se le faire passer de semaine en semaine. Carnet du groupe pour le groupe dans lequel chacun est libre de faire ce qu'il veut. L'idée leur convient. Je sens que je dois les faire travailler non pas individuellement mais de façon collective. Je désigne le meneur comme responsable de ce carnet. Il ne me regarde pas. Regarde par terre et accepte. Il me demande s'il sera capable de bien s'en occuper. Puis s'écroule sur sa chaise avec le même regard frondeur. Il s'est moqué de moi. J'en suis sûre. Il m'évalue en me prenant pour une imbécile. Je pense qu'en la présence du gardien, ils ne sont naturels et jouent un rôle de bon petit garçon au garde à vous obéissant le doigt sur la couture du pantalon.

Les dauphins s'approchent comme s'ils voulaient caresser le flanc du bateau. On pourrait les toucher. J'aperçois leurs yeux coquins.

Ils me regardent attendant la consigne. Pas un mot ne sort de leur bouche. Ils échangent dans leur langue quelques sons et rient sans retenue. Le garde les ramène à l'ordre. Ma voix résonne dans la pièce. Pourtant je ne parle pas si fort. Je leur réponds une phrase en arabe, assez longue que j'ai apprise quand j'étais plus jeune. Ils s'arrêtent net.

- Tu parles arabe ? me demande le meneur.
- Oui. Et aussi Allemand. Wie geht es dir ? Et italien également. E pericoloso sporgersi.

Ils ouvrent de grands yeux. Je les ai bluffés. Je ne parle aucune langue étrangère !

- En fait non. « E pericoloso sporgersi » est une phrase que j'ai apprise par cœur dans les trains sur les plaques posées juste au dessous des fenêtres. Cela veut dire qu'il est dangereux de se pencher. Je ne connais pas l'allemand ni le Russe d'ailleurs. J'ai appris simplement dans quelques langues quelques phrases par cœur. J'en apprendrai une dans la tienne. C'est toi qui me l'apprendras.

Ils piaffent de rire et m'offrent généreusement l'éclat de leurs pupilles.

- Ah ben ça alors ! Première fois que vous me regardez en face, droit dans les yeux. Et vous riez maintenant ! Je vous propose de prendre du bon temps ensemble, pendant les séances, et pas chacun dans son coin ... et de parler en français pour que tout le monde se comprenne. Sidgui nondguon jedgue vousdguou pardgualédgue endguen jaddguavdguanaidguais !

Ma mère, quand j'étais plus jeune, parlait en javanais à mon père, quand elle ne souhaitait pas être comprise de tous. Je me souviens de ma curiosité de gosse en entendant cette langue que je ne comprenais pas et dont j'avais imaginé le pays, la Javanie. J'ai longtemps pensé qu'elle était trilingue. Les gosses sont toujours des gosses. J'étais sûre de faire mouche, me reposant sur mon expérience d'enfant mais aussi sur l'étonnement de mes élèves chaque fois que je leur parle de la Javanie et des Javanésiens. Les détenus ont renoué avec l'essence de leur culture, le rire.

Car le rire ici, c'est un hymne national.

*Il était une fois un jeune homme qui mettait toujours son bonnet sur la tête. Une fois glissée dedans, sa figure disparaissait sous la laine ne laissant apercevoir que les trois poils de son menton. Le jeune homme se sentait bien à l'intérieur même s'il y faisait très chaud. Il se reposait, dormait, rêvait dedans même par temps de canicule. Personne ne venait le déranger dans son royaume quand il était dans son épais bonnet blanc. Comme il n'aimait rien faire, il disparut dedans.*

*Un oiseau bien paresseux qui ne voulait pas bâtir son nid, se dit, qu'après tout, ce bonnet ferait bien son affaire.*

*Le jeune homme eût beau donner des coups pour chasser la bête, l'intrus ailé revenait toujours se percher en haut de sa tête. Plus de sieste, plus de repos avec ce gros corbeau croassant à tue tête dès les premières lueurs du jour.*

*Retournant son bonnet d'un geste vif emprisonnant d'un même élan la bête à plumes, il était bien décidé à étouffer l'importun. « Que votre chevelure sauvage est belle avec ses boucles ondulant comme les ramages de ces forêts tropicales ! Si votre esprit se rapporte à votre crinière, vous êtes l'hôte de cette jungle ! ». Le jeune homme voulut voir qui le flattait de la sorte et relâcha imprudemment son étreinte.*

*Le corbeau s'envola croassant de joie, le bonnet pris dans ses serres. Le garçon crut entendre dans ces râles que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.*

V.

Peindre une jeune femme avec douceur et délicatesse. Je leur suggère de mettre en scène de beaux et bons sentiments dans cet ouvrage. Je propose ensuite d'emporter avec moi ces images pour aller les photographier à l'extérieur, dans des lieux qu'ils auront définis au préalable. « Vous allez la faire voyager sur l'île. A vous de voir si vous voudrez l'emmener au bord de l'eau ou à la montagne, dans une maison, ou en ville, le jour ou la nuit, dans un bateau. Mais quelque chose de réalisable. Vous l'emmènerez promener dans un endroit que vous aimez bien. Je reviendrai avec les photos de ce que vous aurez définies. Mais il faudra bien me dire comment vous voulez que je la photographie, la nature de la lumière, vue de près ou de loin. Il faudra également me préciser comment vous voudrez que je l'installe dans ce lieu que vous aurez élu . »

J'imagine au fur et à mesure le travail que je mets en place. Je choisis de leur soumettre une activité qui les obligera à prendre la parole, à mobiliser leurs souvenirs mais aussi à déclencher en eux de meilleurs sentiments quant à leur relation à l'image.

- Et je ne veux pas voir des femmes avec une poitrine grosse comme des pastèques, ni de string, ni de femme fatale avec des mitraillettes entre les cuisses ou en train de manger des bananes. Ca, c'est pour les carnets ! Pensez que des enfants pourront voir vos peintures quand je les emmènerais avec moi.

La lumière dépose son glacis doré sur la longue chevelure ébène des femmes tombant lascivement jusqu'au sommet de leurs fesses. Elles marchent avec leur ribambelle de gamins accrochés à leur paréo. Dans leur nimbe cuivré, elles ont toutes une fleur à l'oreille. Glissée droite, dit-on, elles affichent qu'elles sont célibataires. A gauche, elles ne sont pas disponibles, la fleur étant plus près du cœur. Les hommes quant à eux arborent une fine fleur aux pétales fermés de tiare, disposée selon les mêmes règles. Toute l'île étincelle sous les rayons mordorés du soleil. Même les ruelles aux immeubles ternes aux façades mal entretenues respirent une joie de vivre comme si la lumière dématérialisait les moindres traces de la misère, de la tristesse et de la décrépitude. Le soleil lave tout, même les rebuts dans les poubelles vertes. Le soleil a ce pouvoir enchanteur de transfigurer la mauvaise humeur, les soucis mais également de la rendre explosive. La colère est imprévisible, éruptive. Elle ne s'annonce pas comme les rafales de pluie.

Le long cortège de femmes et d'enfants s'achemine vers le grand portail du collège. Une foule gigantesque patiente jusqu'à son ouverture. C'est le premier jour de la rentrée des sixièmes.

J'attends patiemment assise sur une chaise que le groupe de garçons se mette au travail. Ils sortent du placard le maigre butin et disposent sur les tables les pinceaux ébouriffés, les feuilles, les palettes. Je n'aime pas la

disposition de la pièce. En rang d'oignon, les tables ne favorisent pas l'échange. La prochaine fois, je leur demanderai de les réunir en carré. Ils crayonnent la silhouette d'une jeune femme dans un profond silence. Je suis surprise par leur docilité. Le garde lit le journal, l'œil attentif et aux aguets. Je ne dis rien. Je les observe. Le meneur du groupe ne dessine pas sur la table. Il a posé la feuille sur ses genoux. Il trace lentement sur le papier quelques traits tremblants qui petit à petit prennent la forme d'une horrible et repoussante vierge noire portant un crucifix dans ses bras. Il a du mal à dessiner, sa main est crispée, les doigts trop raides. Son regard est ailleurs, suspendu dans des pensées, noires, qui transpirent de son visage blafard. Lui, c'est Debout face à l'immensité du ciel. Il se bat intérieurement et en cellule avec ses compagnons mais aussi avec les nuages, avec la force d'un coup de soleil.

Le plus jeune dessine avec application le portrait d'une vahiné assise entourée de personnages de bande dessinée. Sans le lui dire, je le surnomme « Titeuf ». Un autre, les cheveux longs rabattus dans son bonnet, représente une jeune demoiselle pensive tenant dans ses mains un papillon. Sous un arbre, des feuilles mortes volent dans le ciel. Le détenu a le regard triste, sombre et s'exprime toujours avec beaucoup de retenue. Celui-là c'est « Le Papillon » avec ses tatouages sur le bras. Un autre, le plus grand du groupe, avec lequel j'ai beaucoup de mal à discuter car il ne comprend que des bribes de la langue française, jette sur le papier le profil d'une belle femme au regard hiéراتique et au menton tatoué

de figures polynésiennes. Une rivière coule en arrière plan, des montagnes avec des sapins grimant le long de ses flancs. Je lui demande s'il aime aller pêcher et marcher dans la forêt. Je ne comprends pas toute sa réponse mais je devine bien que les grands espaces lui manquent. Lui, je l'appelle « La Pomme de Pin ». Je n'ai pas retenu leurs prénoms quand ils se sont présentés. Ces surnoms m'aident à les identifier. Pourtant, j'ai bien compris qu'ils se sont déjà affublés de pseudonymes. « Debout face à l'immensité du ciel ». Je pense que ce surnom colle à la peau du meneur. Ses dessins sont les plus tourmentés, les plus violents du groupe.

Ils ne crient pas. Ils parlent à voix basse en roulant les « r ». Dans les supermarchés, il est très rare d'entendre des gens parler fort. Ce n'est pas bien vu. La parole est calfeutrée et douce. Ils n'aiment pas qu'on s'adresse à eux en se faisant remarquer. J'ai du mal à respecter cette règle car ma voix, par mon métier, est plus appuyée. J'entre dans ma salle de classe. Une trentaine de paires d'yeux sont rivés à moi. Ils attendent dans un profond recueillement que je prenne la parole. On m'a bien prévenue de ne pas vociférer en classe. J'ai mis une belle robe blanche longue pour ce premier jour de cours. Eux aussi ont mis leur plus beau tee-shirt. Ils sont attentifs et souriants. Bon sang que cela me change de la morosité des regards des rentrées en Métropole !

Un fou rire s'empare de mes élèves. Un chien s'est glissé dans la salle au premier rang parmi eux. Il est assis et me contemple comme s'il voulait participer au cours.

- Comment t'appelles-tu ?

Je demande à l'animal de me donner son prénom. Les élèves rient de plus belle. J'attends quelques minutes en me baissant vers lui. La tête penchée sur le côté, les oreilles dressées, le chien reste coi.

- Donne moi ton carnet de correspondance ! Non mais ça alors ? Qui est le maître ici ?

Le rire éclate dans ma salle. On doit nous entendre du rez de chaussée. Mais je continue de plus belle.

- Je vais te mettre une heure de colle petit insolent. Va t'asseoir au fond.

Le chien ne bouge pas. Des garçons se sont levés pour mieux voir la scène.

- Vous autres assis ! Pas bouger ! Coucher ! Non mais ! Qui est le maître ici ?

Lentement l'animal se dirige vers la porte, lève la patte et urine sur l'enduit. Je le chasse en dehors de la salle.

- Incroyable ! Les élèves font pipi sur les murs maintenant !

- Ne laisse pas ton pinceau dans le pot les poils dans l'eau ! C'est ainsi qu'il va perdre sa forme, sa pointe et tu ne pourras plus travailler correctement. Un pinceau, c'est comme les poils d'un chien. Tu dois toujours le caresser dans le sens du poil, sinon ça lui fait mal.

J'explique au détenu les gestes de base pour nettoyer ses instruments avec une extrême douceur en faisant des parallèles avec la nature.

- C'est bien ta manière d'expliquer aux jeunes car ici ils n'ont aucun respect des animaux.

Le garde s'est levé pour regarder le pinceau de Titeuf. Il participe à la conversation mais aussi au travail. Les jeunes continuent leur peinture en s'appliquant à suivre mes conseils. Pendant qu'ils travaillent, je leur parle histoire de l'art, de la relation des artistes avec leur matériel pendant la Renaissance, à leurs outils, à leur peinture, relation d'ordre sacré où tout était sous la surveillance de leur mécène.

- Les peintres autrefois, au XIIIème et XIVème siècle, travaillaient comme vous sous surveillance ! La personne qui avait commandé l'ouvrage venait vérifier si l'artiste avait bien utilisé les bons pigments, la bonne quantité d'or. Car la peinture coûtait très cher. Il y a une histoire de l'époque qui raconte qu'un peintre s'était amusé à voler un pigment très coûteux en lavant systématiquement son pinceau entre deux touches de peinture. Le soir, quand le mécène était parti, il faisait s'évaporer l'eau contenue dans le pot. Ainsi avait-il pu récupérer une bonne quantité de pigment pour le réutiliser dans ses travaux personnels !

Ils adorent les histoires, les contes, les blagues, les légendes. Je le vois dans leurs yeux. Ils se sont arrêtés de peindre pour écouter ce que je leur dis. Les yeux pétillants, ils gobent les moindres mots. Je pense qu'il me faudra agrémenter mes séances par des récits d'anecdotes connues dans l'histoire de l'art. Ils ont besoin de réenchantement. En effet, même le plus rebelle a lâché son crayon pour suivre attentivement.

- raconte-nous des histoires ! On aime bien pendant qu'on travaille.

Le « Papillon » a pris la parole pour la première fois. Sa voix est douce et grave.

Ma salle est à l'image du pays mais sans la lumière. Car les véritables soleils, ce sont les élèves. Je suis émerveillée par la gentillesse dans leur regard, par leur bonne volonté. Je suis instantanément conquise par ces gosses, par leur voix, leur accent, leur regard. Leur spontanéité.

- Viens un peu !

Une élève m'appelle. Il insiste sur la fin de sa phrase comme s'il parlait avec des pantoufles en traînant sur le « peu ».

Je fais un pas dans sa direction et m'arrête subitement.

- Madame, viens un peu !

Je fais un autre pas puis stoppe mon élan.

- Tu m'as dis de venir un peu alors je viens un peu. Pas complètement !

- Eh pei, viens beaucoup Madame !

Elle me demande de changer de place à cause de l'urine de l'animal. Pas facile de lui attribuer une autre place car toutes les tables sont prises. Les conditions de travail sont des plus sombres. Mais la chaleur, la bonne humeur, la volonté de ces gamins me font oublier le reste.

Il ne me reste qu'une demi heure avant la fin de la séance. Je pense qu'il est bon d'arrêter maintenant. Et de

passer le reste du temps à faire tout autre chose. Ils rangent avec un soin extrême la salle effaçant les moindres traces.

- Quand je suis arrivée à Tahiti, j'ai été éblouie par les fleurs de ce pays. Les tiare, les frangipaniers, les hibiscus. Puis réfléchissant à la générosité naturelle, je me suis demandée comment je ferais si tout à coup elles venaient à disparaître. J'ai pensé que dans quatre ans je n'allais plus les voir et qu'il me fallait à tout prix trouver une solution pour ne pas en être privée un jour. En France, quand j'y retournerai, il n'y aura plus ces belles fleurs qu'on aime bien accrocher à son oreille dès le petit matin. J'ai beaucoup réfléchi et j'ai trouvé une solution. Si vous disposez les tables en carré, je pourrai vous montrer que je peux même les faire fleurir en prison.

Les détenus disposent les tables en carré. Je prends une feuille de papier et commence à réaliser une fleur en origami devant eux. J'avais inventé ce pliage dès mon arrivée à Tahiti. Je fais devant eux le modèle d'un hibiscus fort ressemblant et me le glisse dans l'oreille. Tous regardent médusés ce que je viens de faire naître. Je sens qu'une grande émotion vient de les traverser.

- Donne moi ta fleur !

Cri du cœur de la « Pomme de Pin ». Je la lui tends. Les autres sont un peu jaloux. Je leur montre comment réaliser en quelques coups de ciseaux et quelques plis un tiare, un lys, une marguerite. Tous s'y mettent. Je leur montre la partie évidée de la feuille.

- Vous voyez, celle-ci est transparente comme l'air. Elle est libre comme le vent. Elle peut voir tous les paysages. C'est une fleur qui change de couleurs quand elle bouge. On peut voir les murs, tiens, ta peinture se refléter dans ses pétales. Vraiment magique cette fleur qui prend dans son cœur toutes les formes et tout l'espace.

Ils font circuler la feuille de papier dans la pièce puis sur leur peinture et voient les pétales se métamorphoser sous leurs yeux. Mais ils choisissent la vraie, celle fabriquée en volume et repartent tous avec la leur accrochée à leur oreille. La « Pomme de pin » fait un saut périlleux en rentrant dans le hall ceint des grandes grilles. Puis tous me serrent la main chaleureusement avant de regagner leur cellule.

Il ne reste que quelques minutes avant la fin des cours. Je suis vannée. J'ai accueilli avec la même énergie toutes mes classes et me sens bien fatiguée. Mais la joie est telle en moi que je ne ressens pas la fatigue s'installer. La sonnerie retentit suivi d'une rumeur assourdissante. Le tonnerre peut-être. Pourtant le ciel est bleu et pas un nuage ne barre les rayons du soleil. Tous les élèves sortent en courant pour attraper le bus scolaire. Tous dévalent comme des bêtes fauves de ma salle de classe la tête penchée en avant avec le tout poids du cartable projeté sur la nuque. Pas seulement mes élèves, les centaines d'élèves de tout le collège courent dans le même sens avec la même frénésie. Pour ne pas rater leur bus. Le « beus » comme ils disent.

C'est de la pure folie tous ces gosses en troupeau, les yeux exorbités, le corps en équerre, qui hurlent ensembles, effrayant ce bruit de savates foulant le sol en trombe. En quelques secondes le collège est vide. Evacuation de mille personnes en quelques secondes. De quoi faire frémir les pompiers. J'en ai le souffle coupé.

*Il était en prison. Dix ans, quinze ans peut-être à faire. Il ne voyait rien derrière ses barreaux de fer, pas une goutte de ciel ne traversait l'obscurité de sa cellule de béton.*

*Une fleur tombée par terre emportée par le vent tomba au milieu de sa morose cellule. Elle était encore toute fraîche de l'odeur du dehors. Il la plongea dans un verre d'eau qu'il avait rapporté des commensaux. Il ne voulait pas qu'elle meure trop vite, qu'elle fane trop tôt. Il avait entendu dire à l'école que les plantes aimaient la musique. Comme il ne savait pas chanter, il se mit à lui raconter des histoires. Il lui conta toute la journée, le soir et toute la nuit des centaines d'histoires. Le lendemain matin, la fleur se tenait bien droite dans son petit pot d'eau.*

*Tous les soirs, il inventa de nouvelles fables pour tenir en rosée sa protégée. Ses collègues se moquaient de lui. « Il parle à une fleur ! Il est devenu complètement charabia ! ». Tout le monde rigolait de ce bébé-lala.*

*Mais la fleur ne fana pas. Elle donna même de petites radicelles qui pointèrent dans l'eau. Il conta des légendes de plus belle se disant après tout qu'il était devenu bon en rallongeant la vie de ce maigre et si frêle bourgeon. Ses collègues lui cherchaient querelle espérant l'envoyer au cachot. Le prisonnier raconta ses histoires en prenant le soin de parler fort pour que sa voix traverse les barreaux.*

*La petite fleur devint ainsi un arbuste puis un grand arbre dont la cîme s'échappa au dessus de la prison. Lorsque les branches furent bien solides, il grimpa tout là haut. Il y vit*

*les montagnes, les villes, les rivières et l'horizon au dessus de l'eau. Tous les soirs il y montait contempler la nature. Il put ainsi rêver pendant le temps qu'il lui restait de sa peine.*

*Ses collègues furent très heureux de partager avec lui une branche de laquelle ils aperçurent le toit de leur maison. Mais une montagne s'élevait devant leur village dont ils ne virent que l'église et les champs de blé.*

*Tous ensemble, faisant la relève, sans relâche, ils racontèrent de merveilleuses histoires afin que pousse de plus en plus haut leur arbre libérateur et pour voir leurs amis, leur famille franchir la porte de leur maison.*

## VI.

Ils accueillent chaque année de nouveaux enseignants, voisins, collègues, confrères auxquels ils s'attachent ou non. Mais chaque année ils voient repartir plusieurs d'entre eux. L'aéroport est le marae des embrassades. Les arrivées et les départs, tout au long de l'année scandent le quotidien. Difficile de nouer une pleine relation dans ses conditions. Afin de se préserver, je me dis qu'ils ne doivent pas concevoir l'amitié de la même manière que nous. Ils ont inventé le concept de l'amitié à durée déterminée et renouvelable.

Ma fille a souhaité repartir en Métropole pour vivre chez son père. Déjà une année passée sur le territoire. Ma belle-fille, venue passer quelques semaines chez nous, repart avec elle. Nous devons les accompagner à l'aéroport. Nous vivons un profond déchirement. Je commence à comprendre l'émotion ressentie l'année dernière par mon mari quand nous avons quitté la France laissant nos familles respectives. Les voisins passent les uns après les autres leur remettre un collier de coquillages qu'elles enfilent autour de leur cou. J'ai tellement de chagrin que mes larmes désorientées ne trouvent plus leur chemin. Une voisine a remis des paquets pour mes parents qu'elle ne connaîtra jamais.

Nous prenons la route à deux voies. Tous les voisins nous accompagnent. C'est un événement important dans le lotissement. La présence de nos compagnons de servitude

nous aide à traverser ce moment difficile. Gilles donne une tape sur l'épaule de mon mari. Il trouve le moyen de nous faire rire et d'alléger la lourde atmosphère qui règne parmi nous. Il a l'habitude des séparations et trouve les mots justes pour nous rendre l'insupportable supportable. Séparé de ses deux fils. Il mesure l'épreuve que nous traversons. Mais il n'est pas le seul. Tous les gens ont été solidaires. Tous à leur manière nous ont permis de ne pas céder à la douleur. Les tahitiens sont tout au long de leur vie confrontés à la question de la séparation. Je suis bouleversée par la solidarité nationale qui se manifeste à ce moment là.

A l'aéroport nous ne sommes pas les seuls à avoir nos yeux rouges et tuméfiés. Ils baissent les paupières pour nous manifester leur compréhension. Plusieurs familles entières sont là avec leur fils, oncle, tante, frère ou cousine sur le départ. Je croise un vieillard qui me murmure « Et pei, il va falloir s'y faire ! ». Cet homme voit peut-être pour la dernière fois celui qui s'envole vers d'autres continents. Je me dis que sa peine doit être inouïe. Une femme passe en me disant : « Chaque année c'est pareil. Juste quand on a fini par s'attacher et les voilà partis. ».

Je les vois apparaître derrière la grille. Un garde barre la sortie pour les laisser sortir l'un après l'autre après une fouille sommaire. La Pomme de pin, le Papillon, Titeuf, la Lune, Debout face à l'immensité du ciel et le Silencieux, celui que j'ai mis plus de temps à repérer, me tendent la main avec beaucoup de cœur.

- On a attendu toute la semaine l'atelier ! me dit le Papillon.  
- C'est vrai ! entérine le gardien. Ils en ont parlé toute la semaine ! Ils avaient hâte ce matin !

Ils ont le pas léger. La cigarette à la main, le bonnet sur les oreilles. Mais cette fois, ils me regardent de la tête aux pieds.

- Elle est belle ta robe !

Titeuf me fait ce beau compliment. Il est vrai que j'ai soigné ma présentation pour cette deuxième séance. Je porte un sac sur les épaules, avec tout le matériel, des images mais aussi des rouleaux de papier. La Pomme de pin me demande de le lui confier.

- Trop lourd pour toi.

Nous arrivons dans la pièce des blâmes et des punitions et arrangeons la salle pour ne plus travailler les uns derrière les autres mais face à face. Je dépose sur la table les photographies des peintures que j'ai réalisées en extérieur. Chacun découvre la sienne avec une grande émotion. Le Papillon observe avec de grands yeux sa peinture prise sur la plage avec son cadre de fleurs, la Pomme de Pin sa belle tatouée glissée dans une pirogue avec le soleil couchant en arrière plan, le Silencieux la sienne sur le toit d'une belle maison en bois, Titeuf sa vahiné au milieu des vagues prête à naviguer jusqu'à la Nouvelle Zélande.

- C'est pour nous ?

Ils veulent les conserver pour les afficher dans leur cellule. Je décide de leur apprendre le principe de l'anamorphose et leur propose de projeter de biais une tête de mort qu'ils ont

dessinée sur le mur. Je leur montre les Amabassadeurs de Quentin Metsys avec la masse informe peinte aux pieds des personnages qui prend la forme d'un crâne lorsqu'on la regarde de façon oblique. Ils sont tous stupéfaits par cette peinture dynamique. La Pomme de Pin se plaque contre le mur et ferme un œil pour viser de manière rasante. Il porte devant ses yeux un film transparent où le Papillon a reporté les contours de la tête de mort. Il s'agit maintenant de la projeter sur le mur en la dessinant de biais. La tâche est ardue. J'ai bien fait de choisir ce travail d'équipe. Tous s'affairent autour de la projection magique. Le surveillant est avec nous. Il observe avec beaucoup d'intérêt le dessin allongé et très aplati qui progresse sur le long de la paroi. Puis prenant la place de la Pomme de Pin, il constate avec un étonnement que tous les traits prennent forme sous ses yeux. La tête de mort est bien là, frontale, comme si le mur avait pivoté de presque 90°. Il fait un pas comme surpris par l'émergence subite de la forme. Chaque détenu participe au travail, les uns après les autres. Mais Titeuf, peu sûr de lui, n'arrive pas à guider son collègue pour le tracé du crâne sur le mur. La tension monte. Il s'énerve. Prend son carnet de croquis et se met à faire tout autre chose. Le surveillant veut lui faire entendre raison. Mais il n'écoute pas. Debout face à l'immensité du ciel lâche son crayon et vient s'asseoir près de son compagnon. Le Silencieux ne tarde pas à les rejoindre. J'ai envie de dire au plus jeune que je le trouve peu courageux, pas assez accrocheur et un peu capricieux. Je me mords la langue pour ne pas le sermonner. Au collègue, je

l'aurais remis à sa place. Mais l'envie est plus forte que moi. Je lui signifie ce que je pense de son attitude. Le surveillant tente de négocier la reprise du travail avec les jeunes. Intérieurement je suis très en colère. Le plus jeune fait preuve d'un entêtement que je trouve inadmissible. Pendant ce temps, la Pomme de Pin et le Papillon poursuivent leur opération sans grand enthousiasme. Je sens que la séance est fichue. Je regarde la scène et trouve cela déplacé. Titeuf aurait bien besoin d'une fessée. Vraiment capricieux et fort entêté. Debout face à l'immensité du ciel a changé de visage. Transfiguré. Son regard est froid et sombre. Il parle à Titeuf en tahitien. D'après le ton, ce n'est pas une parole positive.

- Si tu n'y arrives pas, tu n'es pas obligé d'être désagréable ! Tu peux me demander de t'aider. Je te la donnerai, je suis là pour ça.

L'avion va décoller. Les filles s'engouffrent dans la file d'attente au bout de laquelle nous ne les verrons bientôt plus. Le chagrin est à son paroxysme. Une mèche de cheveux puis ... je ne vois plus rien. Je manque de courage et fais quelques pas en arrière pour aller vider ma peine. Ma fille m'adresse un dernier signe. Cette petite main qui s'élève au dessus du nuage de silhouettes de dos, c'est celle de ma fille. Regarde une dernière fois. Plus rien n'existe autour de moi, je me trouve seule face à l'immensité du monde avec mon incommensurable chagrin. Ma fille s'envole de l'autre côté de la terre. Des milliers de kilomètres vont nous séparer. Je ne la verrai plus se lever le matin. Nous ne partagerons plus nos

repas ensembles. Bon sang que tout est vide d'un seul coup. Je ne vois plus la foule. Il pourrait y avoir des millions de personnes, je ne verrais rien, qu'un désert immense. Parce que sans le visage de ma fille, le monde n'existe plus.

Je ne comprends plus ce qu'il se passe. Le garde a changé de ton. Les détenus s'agitent. Même le Papillon et le Silencieux, qui jusque là avaient fait preuve d'un grand calme esquissent des mouvements d'agacement. Debout face à l'immensité du ciel trace nerveusement des figures informes sur son carnet. Il s'énerve.

- Ils sont prévenus. Leur procès a lieu dans peu de temps. Ils sont très nerveux.

Le garde m'informe mais je n'entends pas ce qu'il me dit. Il y a de l'écho dans la salle. Il est sorti dehors rejoindre Debout face à l'immensité du ciel qui a quitté inopinément la pièce. J'entends le jeune s'énerver et taper du pied contre le mur. Je pense que tout peut basculer en une fraction de seconde. Le calme est fragilement revenu. Ils achèvent leur travail sans trop de conviction. Le silence est pesant. J'entends les bruits des stylos sur le papier. Ils griffonnent des traits dans leur carnet en attendant la fin de la séance. Debout face à l'immensité du ciel jette un regard noir au garde, en murmurant en silence des paroles de haine et de colère.

- Et celui là va bientôt sortir ! me dit le garde en me montrant un détenu qui par son attitude discrète cherche à

passer inaperçu. Le Discret a achevé sa peine. Les autres l'envient.

Je demande aussitôt aux jeunes de se rassembler autour de la table. Debout face à l'immensité du ciel se tient ostensiblement à l'écart. Il se balance sur sa chaise. Je leur propose de préparer pour les semaines à venir une petite cérémonie pour le départ de leur camarade. Ils décident de faire circuler le carnet de croquis afin de lui dessiner à l'intérieur des messages d'adieu. Ils sont perturbés par tous ces événements qui les concernent. L'un va recouvrer le chemin de la liberté alors que les autres vont être jugés. Ils sont en attente pour être fixés sur le nombre de mois ou d'années qu'ils passeront en prison. Je comprends mieux leurs représentations de l'enfer dans les carnets de dessin. Je comprends mieux l'état de tourment dans lequel ils se trouvent sans pour autant réussir à partager avec eux leur angoisse. J'imagine que cela doit être effrayant mais je ne peux pas me mettre à leur place. J'ai de la colère de voir ces jeunes en prison, eux qui seraient mieux dehors à profiter de leur jeunesse à l'air libre. Quel âge a le Discret ? Vingt et un ans peut-être. Déjà l'âge pour avoir passé sept ans en prison. Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Je sens que je suis dépassée par les événements que quelque chose m'échappe dont je ne veux rien savoir. Malaise intense. Nous quittons la salle en silence. Interminable retour. Seul le bruit des clés me rappelle que je vais être bientôt dehors. Les jeunes filent sans dire un mot et sans me dire au revoir.

Nous n'avons pas eu le temps de nous quitter dans de bonnes conditions. Tout est allé trop vite, beaucoup trop vite. Je suis bouleversée et repars envahie par un nouveau vide assourdissant. Elle nous a quittés. Mon mari me presse le pas. Gilles va nous conduire au bord de la piste de décollage. Je suis le groupe, on m'y pousse et on me soutient. Je n'ai pas envie d'y aller, moi qui ai si peur des avions. Je n'ai pas le cœur à ça. Envie de rentrer chez moi et de dormir, de me glisser dans mon lit pour oublier. Envie d'être seule. On monte dans la voiture, j'ai les yeux qui me brûlent à force d'avoir pleuré. Je me laisse conduire sans dire un mot. Je sens que tout va s'effondrer en moi, le supplice est trop long. Mais j'entends des ukulélé au loin. Je vois des gens danser. Nous nous garons dans un parking. Toutes les familles sont là dansant, chantant, pleurant. J'entends des sanglots s'étouffer dans les paréos. Mais ici règne une semblable douleur que nous partageons tous. La solidarité dans la douleur réconforte. Il y a les habitués de la séparation qui nous adressent un mot de réconfort. L'avion est là. Ma fille est là dedans. Mon mari est blême. Nous nous tenons par la main, parfois par la taille. Ils sont tous debout avec les toere, les guitares, les couronnes de fleurs sur le muret de pierre surplombant la piste de décollage. Les moteurs sont lancés. J'ai pris mon appareil, comme tous les autres, pour immortaliser le moment. Je ne vois rien dans le viseur, mes larmes me brouillent la vue. Ca y est, il se lance sur la piste. Tout va si vite. Je déclenche le moteur pour ne pas rater

l'envol. Je l'ai eu. Il est dans la boîte. J'ai réussi la prise de vue. Ce sera mon fond d'écran jusqu'à son retour.

Ils ne m'ont pas serré la main. Je ne comprends pas ce revirement soudain. Le groupe a signifié par cette absence de geste que quelque chose s'était mal passé. Mais quoi ? Je me remémore le contenu de la séance. Titeuf est celui par lequel est parti tout le reste. Pourquoi Debout face à l'immensité du ciel s'est-il énervé dehors ? Qu'a pu lui dire le gardien ? Prévenu ou condamné, le cas des détenus, leur situation me paraît déterminante pour comprendre ces changements d'humeur. Le Discret était ailleurs. Il était déjà dehors. Les activités ne le concernaient plus.

La prochaine fois, je me renseignerai sur eux. Je ne peux pas faire l'impasse de leur cas. Impossible de faire du bon travail en occultant ce qu'ils traversent. Un prévenu n'est pas un condamné. Le condamné doit finir par trouver ses repères dans le temps et dans l'espace, ce que ne peut envisager un détenu attendant son procès. Depuis combien de temps sont-ils incarcérés ? J'ai fait une erreur en ne voulant rien savoir d'eux. Ces jeunes ne sont pas des élèves. Ridicule d'avoir cru qu'ils pouvaient oublier leur statut le temps de l'atelier. Ridicule de penser que j'allais réussir à leur faire oublier leur condition de prisonnier pendant ces deux heures de temps. Ils sont à peine levés et baignent encore dans leurs cauchemars de la nuit. N'est-ce pas présomptueux de ma part de leur demander de faire abstraction de tout cela à peine levés ? J'ai lu pourtant des

quantités de témoignages d'intervenants dans le monde entier. Nombreux sont ceux qui ne veulent rien savoir des prisonniers. Nombreux sont ceux qui pensent qu'en occultant leur cas, c'est le meilleur moyen de protéger le contenu de leur séance. Je n'arriverai pas à travailler comme cela en risquant de me trouver face à un débordement. Pour apporter une aide juste, je pense qu'il est nécessaire et urgent de connaître leur dossier.

La maison me semble vide. Elle a laissé sa chambre comme si elle allait revenir dans les jours qui viennent. Je ferme la porte de la pièce pour ne pas voir son lit, ses photos accrochées à son mur. Abattue, je file dans la mienne et m'écroule sur mon lit. Je dors. Cauchemarde. Et me réveille en sursaut. Quelle idée d'être venus ici pour perdre ma fille. Ma carte postale s'est déchirée. Les cocotiers ressemblent à des sorcières échevelées. Le pays aux mille couleurs est devenu monochrome. Plus que ça. Achrome. Sans couleur. Je vais devoir me reconstruire de nouvelles habitudes sans elle. Mais j'ai perdu le goût. C'est un non sens de cuisiner maintenant qu'elle est partie. Un non sens d'aller me baigner dans le lagon sans elle. Impression que de la terre sèche coule dans mes veines.

Debout face à l'immensité du ciel a été condamné à huit jours de cachot. Privé d'atelier d'arts plastiques la semaine suivante avant l'exécution de la sanction.

*Un surveillant de prison avait un énorme trousseau de clés. Il y en avait des grandes, des petites, des argentées, des métalliques et d'autres en ferraille. Il pouvait grâce à elle ouvrir toutes les portes de toutes les prisons les plus fermées, de tous les donjons les plus aveugles, de tous les cachots les plus profonds, de toutes les oubliettes les plus oubliées.*

*- Mais il y a une clé que je n'ai pas et que je n'aurai jamais. Laquelle est-ce ? demanda-t-il à son prisonnier.*

## VIII.

Ils me regardent l'air étonné. De quelle clé s'agit-il ? Ils me demandent de relire mon histoire car ils n'ont rien compris. Le surveillant de son côté réfléchit pour trouver la réponse. Tout le monde reste coi. Stupéfaction. Ils aiment tant que je leur raconte des histoires en début de séance. Ils ont pris l'habitude de ce petit rituel. J'ai mis en place cette transition consistant à leur lire des contes que j'ai écrits pour eux à partir de ce qui s'est passé pendant les séances. Ils se reconnaissent dans les personnages. Je parle à voix basse, ils se rapprochent. Tous se relâchent. Leur corps est détendu. Ils m'écoutent en posant leur tête sur leur bras, penchés sur leur table. Dans les cultures de tradition orale, écouter est un acte sacré.

La Pomme de pin a sculpté dans le cœur d'un fruit du même nom, rapporté de Moorea, une pirogue en miniature. Il est fier de son histoire que je lui ai dédiée. Ils ne portent plus de bonnet et viennent à l'atelier la tête haute. Il mettent leur plus beau tee-shirt. Repassé et impeccable.

- Tu as des enfants ? me demande le Papillon.

- Oui j'ai une fille qui doit avoir ton âge, Titeuf.

- Elle est belle ?

- Alors là ! Attention à vous !

- Elle est ici ?

Debout face à l'immensité du Ciel a lâché son crayon. Et écoute.

- Non, elle est partie vivre en Métropole. Elle me manque beaucoup. Six mois que je ne l'ai pas vue.

Ils baissent les yeux. Songeurs.

- Je suis papa, j'ai un fils de quatre ans.

Le Papillon a cessé son travail. Si jeune et déjà père de famille. Il n'est pas le seul. La Pomme de pin aussi.

- Tiens, c'est pour toi.

Le Silencieux me tend un sac plastique. Plein de fruits, de papayes, de mangues. Il m'offre le paquet qu'il a reçu le matin de la visite de sa famille.

- C'est un honneur. Tu sais, un détenu tient à sa nourriture. Le garde m'informe du caractère exceptionnel de ce geste.

Il y aura le cousin du Roi parmi les convives. Tout le monde s'affaire autour de la table blanche ornée de fleurs, de feuilles de bananier tressées. Les femmes ont la tête couronnée et portent de belles robes longues. Les tables regorgent de plats, recouverts de cellophane, d'assiettes de poisson cru, de sashimi, de porc sauce huître, de grillades, de bols de sauces variées, d'avocats, de thon grillé, de riz blanc mais aussi de « fafaru ». Ah le fafaru ! Ce plat réputé dont il ne faut pas soulever le couvercle pour conserver un brin d'appétit. Une épreuve pour les popa'a que nous sommes, un fou rire pour les tahitiens qui nous éprouvent.

- C'est bon le fafaru ! Tiens, prends ça. Tu le manges avec le lait de coco.

Le vieil homme a soulevé le couvercle. Odeur pestilentielle. Je me demande comment je vais finir mon assiette. Une

odeur de pourriture avancée. Je verse abondamment du lait de coco pour camoufler le fumet. Mon voisin me donne la recette. Faire pourrir du poisson dans de l'eau de mer puis la filtrer. Ajouter du poisson frais cru dans cette eau ainsi récupérée. Terrible. J'essaie de me raisonner. Nous mangeons bien de la viande faisandée !

Ils ont apporté dans leur sac à dos les croquis de leur nouveau projet, effectués en cellule. Une composition grandeur nature pour un ukulélé. Ils avaient reporté sur une feuille de grand format le gabarit de l'instrument. Enroulée comme un parchemin ; les feuilles avaient beaucoup souffert.

- Pas facile de dessiner sur la petite table de la cellule. On a abîmé un peu la feuille. Me dit le Papillon contrarié.

J'affiche contre le mur la série de dessins. Des heures, ils ont dû y passer des heures ! Le travail du Papillon est saisissant de patience, de soin et d'application. On voit un bateau à trois mâts sur un océan, encadré par des motifs polynésiens, au niveau de la caisse de résonance. Le long du manche, il a représenté une longue tige de rosier avec la fleur s'épanouissant à son extrémité. Le dessin est précis et regorge de détails. Debout face à l'immensité du ciel a représenté une forêt vierge de fils de fer avec le torse d'une femme nue ligotée dans les mailles du barbelé. La Pomme de Pin a conçu un projet de tatouage de façon très locale. Il pense le pyrograver sur le bois de son instrument.

- Regarde ta tortue ! Elle est prisonnière ! remarque Titeuf en s'adressant à la Pomme de pin. Tu as fait un cercle autour d'elle. Si tu l'ouvres ici, elle pourra naviguer vers les océans et vers les continents. Elle n'est pas libre, comme toi dans ta cellule. Et une tortue c'est fait pour être libre.

Titeuf s'est adressé à la Pomme de Pin en exposant clairement ses idées. Pour la première fois il a pris la parole devant ses camarades pour exprimer son point de vue.

La Lune se rapproche. Considère le travail de près puis de loin.

- Titeuf a raison. Elle est enfermée ta tortue.

La Pomme de pin est déçue. Mais tous ses compagnons lui proposent des solutions pour libérer l'animal. Tous se penchent sur le problème. Pas question de laisser cette image dans cet état. Le bien-être de l'animal en dépend. Tous proposent des croquis avec des ouvertures personnelles. On dirait que la tortue est bien vivante et que la malheureuse Pomme de pin l'a malencontreusement piégée dans son cercle fermé. La question est sérieuse. Ils débattent, échangent des opinions comme les hommes politiques à l'Assemblée Nationale. La Pomme de pin prend ses crayons devant ses camarades qui le regardent. Le moment est décisif, il va intervenir.

- Mais je voulais la garder. Je ne voulais pas qu'elle s'échappe ! répond-il à ses collègues.

- D'accord, mais tu n'as pas le droit de la garder prisonnière. Elle reviendra. Elle va mourir si tu l'enfermes. Réplique la Lune.

La Pomme de Pin hésite, pensif. Mais les autres l'ont convaincu. Il doit intervenir, faire quelque chose pour sauver sa bête. Les cinq compagnons sont autour de lui. Allez. Libère ta tortue ! Fais la sortir. Elle reviendra. C'est sûr.

- Regarde bien ton papier, tu l'as dessinée au feutre indélébile. Elle ne pourra pas s'effacer toute seule ! Si tu l'avais faite au crayon à papier, avec la gomme, tu aurais pu la voir s'échapper. Mais là, tu ne crains rien. Le feutre, ça ne se gomme pas !

La réalité de son dessin reprend ses droits. La Pomme de Pin se lance et gomme un quart du cercle orné de motifs divers. Puis, il trace quelques lignes, quelques formes avec une concentration extrême. Les autres en silence l'observent agir dans l'intérêt de l'animal.

- Voilà. Elle reviendra. Les courants la ramèneront par là. Déclare satisfait la Pomme de Pin. Tout le monde approuve dans un grand soupir de soulagement.

- Elle est libre maintenant ! réplique Titeuf heureux que sa parole émanant de lui, le plus jeune, ait été entendue.

Il arrive. Tout le monde s'agite. Certains chuchotent à voix basse quelques mots. Le Roi ou le Prince sans royaume fait une entrée solennelle en adressant collectivement un bonjour d'une grande politesse. Il sort de son panier en pandanus un énorme gâteau recouvert d'ananas caramélisé. On dirait un soleil. Je vais dîner avec le Roi Soleil ! L'homme tant attendu relate quelques anecdotes au sujet de la confection de son gâteau devant le sourire béat des femmes

puis s'assied au centre de la pièce afin d'être visible par tous. Ses gestes, sa parole sont précieux. Il calcule le moindre de ses mouvements pour charmer son auditoire. Le temps d'une prière fort brève, au nom du Père merci pour votre repas, amen, il s'est assis et invite tout le monde à dîner.

On lui apporte une belle assiette de terre cuite décorée de motifs dorés tandis que nous prenons nos plats et couverts en plastiques. Je trouve l'attention de la maîtresse de maison décalée. On mange le plat traditionnel à l'occasion des cérémonies sans fourchette !

- Dans cette très belle assiette, je vais dîner et vous souhaite un bon appétit.

- Monsieur, lui dis-je, avec tout le respect et la profonde considération que je vous dois, puis-je me permettre de vous poser une simple question ?

Mes mains tremblent car je sais que ma pensée risque de jeter un froid.

- Un Roi n'est pas jetable, c'est pour cela qu'il doit manger dans des assiettes de terre. Mais il peut se casser ou se briser en mille morceaux. Souvenez-vous de notre fameux Louis XVI qui a perdu sa tête. Savez-vous pourquoi le peuple de nos jours préfère les assiettes en plastiques ?

- Non, je ne sais pas !

Le Roi m'adresse un regard rempli de curiosité.

- Parce que, tout comme elles, bien que jetable, le peuple n'est pas biodégradable !

J'aurais du me taire. Tout le monde est coi. Effroi dans la salle. S'adresser ainsi au Roi ! Mais le Roi sourit. Il me sourit.

Les femmes françaises ont un visage figé par la stupéfaction. Elles s'étouffent dans leurs robes bien trop serrées pour elles. Seules les femmes et les hommes polynésiens ont le regard qui pétille. Ils aiment les bons mots.

- Pourrais-tu faire une prière à la fin de la séance pour les détenus car ils vont assister à leur procès ? me demande le surveillant. Et comme tu es une mère pour eux, ils t'écouteront.

- Mais je suis athée !

- C'est pas grave. Juste une prière pour eux. Poursuit-il.

J'examine la requête du surveillant avec une grande et profonde considération. Je dois le faire. Je sens qu'il y accorde une grande importance. Mais je ne sais pas comment m'y prendre car je ne suis pas très douée en matière de religion. Prière laïque ... Je ne sais pas à quel saint me vouer. Quelle colle que voilà !

Me vient l'idée saugrenue de m'adresser au Dieu « Image ». Pourquoi pas ... mais l'idée d'une relation fervente à l'image ne me convient pas. J'imagine Saint Croquis au visage flou et à l'auréole non finie qui aurait dévoré une quantité infinie de feuilles de papier à dessin, à l'empâtement, l'embompoint de Sainte Peinture la dévergondée, à l'adipeuse sainte Gouache qui laisse des traces derrière elle et avec qui tout le monde a une touche, à la coiffure de Saint Pinceau, version punk avec une crête sur la tête tantôt bleue, tantôt verte, à Saint Point de fuite se cachant éternellement dans les confins des horizons, ce pauvre saint crucifié maintes et maintes fois par

les aiguilles de couturière... et qu'on maltraite encore aujourd'hui pendant les cours d'arts plastiques en le punaisant au tableau ! Non, ce n'est pas sérieux, il faut me ressaisir et au plus vite car dans une heure, je devrai m'adresser à eux avec sérieux. Je dois respecter leur goût pour les discours.

- Tu as l'air heureuse Madame !

La Lune a remarqué que j'étais ailleurs dans mes pensées ...

- Oui, la Pomme de Pin a libéré la tortue !

Je lui mens avec cœur. C'est terrible, mais vrai. J'ai honte de ce que je viens de dire. Mais je ne pouvais pas lui donner les véritables raisons de mon égarement ... Sainte Hachure, saint Cuter auxquels je pensais me font froid dans le dos. Je reprends instantanément mon sérieux.

Difficile pour moi de vous dire une prière. Au moment de la prière, un sentiment profond vous envahit, quand vous croyez en Dieu. Ce sentiment venu du mariage de la chair et du silence, je le partage avec vous car mon corps, comme le vôtre, en ces moments de recueillement, se fige. Il ne fait plus de bruit. Quand elle est bien dite, la prière peut même nous mettre la chair de poule. Ça, c'est quand la chair se marie avec le silence et que les oreilles, les témoins du mariage, écoutent. Seul le cœur, cette pompe de la vie et de l'amour, continue de battre dans la poitrine. J'ai la chair de poule en ce moment car le silence dans cette pièce dit à ma chair de ne pas raconter de bêtises.

Je n'ai pas de Dieu. Mais je crois en l'image qui fait du bien. Difficile de faire une bonne image qui fait du bien, une image qui soit de l'art. Il en faut de la technique, du savoir, des heures et des heures de travail pour produire une belle image qui fait du bien à l'œil, aux yeux qui la regardent. Vous avez tous beaucoup travaillé ces jours ci pour faire l'image de votre ukulélé. L'image demande du temps. Beaucoup de temps. Au début, elle est une page blanche. La main a peur de toucher la feuille, peur de se tromper. Tout est clair dans la tête car là bas, dans les pensées, on la voit bien cette image. Elle est si nette et si parfaite dans la tête ! Mais au moment où la main cherche à la tracer sur le papier, l'œil ne la reconnaît pas. Elle n'est pas pareille. La main n'a pas assez de technique pour la réaliser. Le cerveau est dans ce cas bien déçu. Alors la main s'énerve, gomme, retrace, fait des trous dans le papier. Parfois la main déchire le bout de papier. Une image à la poubelle. Encore une image à la poubelle. Il faut du temps, beaucoup de temps pour que la main trace parfaitement ce que la tête a imaginé. Pour cela, elle doit beaucoup travailler. Faire et refaire la même image, recommencer mille fois les mêmes gestes pour pouvoir y arriver. Avec de la volonté, elle y arrivera toujours.

Parfois, pour faire une belle image, l'avis de l'oeil est important. Car l'œil a son mot à dire dans le monde de l'image. L'œil sait quand la main a bien réalisé ce que le cerveau a imaginé.

Mais quand peut-on dire que l'image est bonne et qu'elle fait du bien? Pour savoir si l'image est bonne, l'œil va

demander l'avis à tous les autres yeux. Car belle ne suffit pas. L'image a besoin d'être belle, bonne et de faire du bien pour être complète. L'image qui est belle, bonne et qui fait du bien est une image juste. Tous les yeux peuvent la regarder, les yeux des hommes, des femmes, les yeux des enfants aussi. Et tous les yeux ressentent du bien en dedans quand ils la regardent. Mais que penser des images de monstres ou de femmes en train de sucer une banane ? Ce ne sont pas les mêmes images, ce sont des images qui soulagent, ce n'est pas pareil. Bien souvent, on confond se soulager – on peut faire et se faire très mal en se soulageant - et faire le bien. Se faire du bien, faire du bien et faire « le » bien ce n'est pas pareil. Quand on fait une belle, bonne image qui fait le bien, elle le fait pour tout le monde. La Pomme de pin a fait une image d'une tortue dans un cercle qui vous a contrarié. Son image était belle mais pas bonne pour la tortue selon votre point de vue. Vous avez voulu libérer la tortue. Mais il aurait pu la laisser enfermée pour montrer que les tortues sont en danger par exemple. Il aurait pu la laisser dans son cercle pour faire réfléchir les gens sur l'avenir des tortues. Cette image aurait été également bonne et elle aurait fait le bien. Vous avez voulu libérer l'animal. C'est un autre point de vue qui se respecte aussi. Votre image fait le bien avec le souci de la rendre libre.

Là, ce matin, en discutant entre vous, vous avez réfléchi comment faire une image qui fait le bien, pas seulement à faire une belle image. Un dessin d'une tortue morte peut-être très beau s'il veut montrer aux gens le

massacre des tortues. Dessiner une tortue morte ce n'est pas tuer pour de vrai un animal ! Faire une image qui fait le bien fait parler beaucoup ceux qui la regardent ! Une image qui fait le bien peut être triste ! En tous cas, ce matin, pour la première fois, vous vous êtes réunis en Ministres et en Juges de l'Image décidant si elle fait le bien ou non. Et vous avez cherché comment faire une image juste.

Vous allez assister à votre procès. Nous avons tous une image. La société pendant un procès fait la même chose que vous. Mais c'est la vôtre qu'elle regarde. Même l'avocat.

Un jour une image qui n'était pas belle, ni bonne et qui ne faisait pas le bien voulut changer. Etre laide n'a jamais fait de mal à personne, se dit-elle. Elle se mit à travailler. Et grâce à son travail et à son souci de devenir bonne, elle est devenue une belle image. Quand on la regarde, on sent le bien qu'elle donne. Quel courage, quelle patience, quel effort dans cette image ! On ne voit même plus les ratures ni les coups de gomme. Elle est devenue une grande image. Respect pour son travail. Respect pour son courage. Respect pour sa patience. Respect pour son effort.

Vous avez peut-être fait quelque chose de mal. Même de très mal. Pendant ce procès et tout le long de votre peine, pensez qu'avec du travail, de l'effort, du courage vous pourrez changer votre image et la rendre définitivement bonne. Mais il vous faudra vivre avec le souvenir que ce n'a pas été simple pour vous. Car c'est simple d'avoir une bonne image. Tout le monde, sans trop se fatiguer, peut avoir une

bonne image. Si ce n'était pas le cas, il n'y aurait que des prisons ! Se construire une image qui fait le bien pour tout le monde demande un peu de volonté et l'envie de partager la vie entière avec le monde des hommes, l'envie de lui faire du bien. On peut dire dans ce cas que non seulement l'image est bonne mais qu'elle est juste, qu'elle a de l'humanité. C'est une image qui a du cœur, qui donne de l'amour.

Et quand vous avez réfléchi à la tortue, vous lui avez témoigné tout votre amour.

Et quand vous avez réfléchi à la tortue, je vous ai vus et entendus donner de l'amour à la tortue. Voilà une bien belle, bonne image que vous avez donnée de vous. Une image d'amour. Souvenez-vous, même dans l'épreuve, que vous donnez toujours à l'autre, aux autres, une image, plusieurs images de vous.

Vous ne parlez plus ... vous m'écoutez avec la tête baissée. Je vois votre image. Vous voyez la mienne. Vous avez levé les yeux. C'est bien. On se regarde. Voilà une belle image de nous tous.

Je vais vous faire un aveu. Je sais que ma main n'arrivera jamais à dessiner l'expression qui est dans vos yeux de maintenant. Une vie entière ne me suffira pas pour peindre la lumière qui est en ce moment dans votre regard. Même une photographie ne le montrerait pas. Impossible. Le souvenir est aussi une image. Je garderai toujours le souvenir et l'image de votre regard d'aujourd'hui, de maintenant. Une sacrée belle image que vous me donnez

maintenant. Un sacré souvenir. Le sacré, n'est rien d'autre que le merveilleux mariage de la chair et du respect.

Le jour de votre procès, pensez à l'image de maintenant, oui celle de maintenant que vous allez donner de vous. Car tout le monde regardera vos images, celle d'hier mais aussi celle de maintenant car il s'agira de vous.

Le gardien est muet. Un long silence suit ma longue prière à l'image. Les détenus restent assis, sans un mot, sans bouger. Je suis quant à moi également figée par ce que je viens de dire. J'ai parlé lentement, pensé, pesé chaque mot au moment où je les ai prononcés. Fatiguée par ce moment de concentration extrême. Nous prenons en silence la direction de la sortie. Les détenus me tendent une chaleureuse main. La Pomme de pin et le Papillon me prennent l'avant bras en le pressant légèrement. La Lune me dit à voix basse au revoir. Le Silencieux fait un pas en avant puis revient me saluer. Titeuf est le dernier. Comme toujours. Il profite de ces derniers moments de fin de séance pour respirer l'air libre. Et me remercie. Tous me regardent m'éloigner en pénétrant dans l'immense mâchoire de fer.

- Dis Madame ! C'est quoi la clé ? hurle Debout face à l'immensité du ciel dont j'aperçois la silhouette derrière les barreaux.

- Dans ta main, Debout, elle est dans ta main !

## IX.

Paris. Aéroport. Froid. Mais je ne ressens les effets de l'air gelé que quelques heures après mon arrivée. Mon corps met du temps à se défaire de la chaleur tropicale. Je ne sens plus mes doigts. Tout le monde court dans tous les sens. La foule stagne devant la sortie. Les portes sont bloquées. Je vois des policiers, l'armée circuler de partout.

Identification. Inspection. Vérification. Extraction. Un paquet abandonné a été neutralisé. Je me sens perdue dans ce monde de vitres, de béton armé. Manga. Impression d'avoir atterri dans une BD sans phylactères où tout est dessiné en noir et blanc. Dalles, vitres, garde-corps, escaliers, transparence, grisaille, béton, angle droit. Tout est tracé à l'équerre. Même le visage des gens, sans la courbe du soleil pour leur assouplir le regard, est perpendiculaire. On marche droit devant, les yeux par terre où légèrement au dessus l'horizon. On ne se regarde pas. On fuit l'autre. On le pousse, on le double, on l'efface, il n'existe pas. J'avais oublié le pouvoir de la verticale, de la ligne droite. Les gens passent comme des parallèles. L'armée a quadrillé le périmètre.

C'est là que je prends conscience, subitement dans la file d'attente, que quelque chose de moi, en moi a profondément changé. Le regard. Mon œil. A Tahiti, on se dit tous les jours, même sans parole, bonjour avec les yeux, avec le corps. Ici, c'est au revoir à distance sur le champ. A Tahiti, je vis au cœur d'un film muet qui n'a que les yeux pour faire passer ses émotions. Tout est dans le sourcil. Chaque mouvement de l'œil signifie quelque chose. Des battements

répétés montrent de l'étonnement. Un seul battement pour dire oui. L'œil éclatant de lumière, bien rond, bien ouvert, la sympathie, l'envie de rire. Nous ne parlons plus avec notre corps. Notre chair est devenue aphone. Anesthésiée. Je fume une cigarette en attendant que s'achève l'intervention des forces de l'ordre et pense à ma fille que je vais retrouver. Il me tarde d'arriver pour la serrer contre moi. Enfin toucher sa présence. La présence de mes parents aussi. Deux ans que je ne les ai pas vus.

Je passe du soleil à la neige, du sable au goudron, des hibiscus aux flocons, des paréos aux manteaux. J'ai besoin de silence et de solitude pour sentir la lente transformation en moi, dans mon corps qui lentement gèle, la lente émergence de mes réflexes de métropolitaine qui se manifestent déjà en moi. Le temps de recouvrer la sensation du « vite » et de la verticale. De Vigipirate.

- J'ai quelque chose pour toi ! Je l'ai fait au cachot.

Debout face à l'immensité du ciel se tient légèrement voûté et cache sous son tee-shirt quelque chose qu'il ne veut pas montrer.

- Tu as fait quelque chose pour moi au cachot ? Je suis très honorée. J'attendrai avec impatience la fin de la séance pour voir ce que tu veux me montrer. Moi aussi j'ai quelque chose pour vous ! Une fleur de tiare qui sent encore bon.

Les détenus se font passer la maigre fleur déjà fanée. Mais son parfum est encore là. Ils la sentent longuement en fermant les yeux.

- Et ça c'est un coquelicot que je vous ai ramené de Métropole. Je l'ai cueilli quand j'avais huit ans et je l'ai fait sécher entre les pages d'un livre. Une très vieille fleur qui ne sent plus rien maintenant. Mais le coquelicot ne sent pas aussi bon que le tiare !

- Elle est morte ? demande le Papillon traversé par une vive inquiétude.

- Elle est sèche.

- Tu me la donnes ?

J'offre au Papillon la relique de ma tendre enfance. Il la dépose entre les pages de son carnet.

- J'en prendrai soin.

Deux grands panneaux de contreplaqué marine ont été scellés contre le mur de la salle des mineurs. Tout est prêt pour recevoir le projet de peinture murale que nous avons mis au point autour de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Ils ne vont tout de même pas occulter par un rideau opaque le fondement, l'essence de la justice et de la République elles mêmes, la mettant ainsi en scène comme jadis l'était l'Origine du Monde ! Tous les jours, quatre heures durant, les détenus vont me rejoindre à l'atelier. L'idée de les plonger de façon soutenue pendant trois semaines dans une ambiance d'atelier a été acceptée par la Direction un peu dubitative quant à leur capacité à suivre régulièrement l'activité. Un grand panneau de bois peint au tout petit pinceau. Ils sont huit maintenant. Le Pêcheur du Lagon nous a rejoint mais aussi le Tiki avec son

teint d'ébène et sa tête de bois. Pas facile de communiquer avec le Tiki les premiers temps. Prévenu, lui aussi en attente de son jugement. Réfractaire, refusant systématiquement de collaborer et de s'intégrer au groupe. Mais quand il se met à travailler, on ne l'arrête plus. La découverte de la règle de la perspective, le pouvoir de jongler avec les lignes dans l'espace, l'ont terrassé. Infatigable, insatiable, il a bâti sur l'écran de l'ordinateur des quantités incroyables de villes en trois dimensions. Spécialiste de la projection dans l'espace, c'est lui qui va tracer les lignes de construction de la Déclaration. Je l'ai désigné pour cette tâche complexe et essentielle. Il sait que sans la coïncidence des lignes d'eau avec le niveau de la mer, un navire peut couler.

- Comment faire pour tracer des lignes droites aussi longues que ces panneaux alors que nous n'avons qu'une règle de vingt centimètres ?

- Il y a la ficelle dans le placard. Il suffit de la tendre.

- Mais on n'a pas de punaises !

- Il faut être trois, un à chaque bout pendant que je vais tracer la ligne.

Ils se débrouillent avec les moyens du bord. Le Tiki donne les consignes au Pêcheur, à Titeuf pour l'aider à effectuer son travail. Il a le modèle de la Déclaration que j'ai apportée en de nombreux exemplaires couleur. La mise au carreau nécessaire pour agrandir en respectant les proportions de l'original est un jeu d'enfants pour lui. Il plie la ficelle en deux, en trois, en quatre pour diviser en autant de parties égales la surface des panneaux. Pendant ce temps,

la Lune dessine grandeur nature sur un papier calque une immense couronne de fleurs locales qui sera peinte à la place de la guirlande de lauriers représentée au centre de la version originale. La Pomme de pin conçoit le buste de la Marianne façon polynésienne, un hibiscus dans les cheveux, des oiseaux à la place de son drapé. Le Papillon, le Silencieux et Debout face à l'immensité du ciel quant à eux tracent à l'échelle du projet, les lettres du titre de l'œuvre, La Déclaration de l'Homme et du Citoyen, en lettres gothiques. Ils adorent les lettres gothiques jusque dans leur chair tatouée par ces polices là.

TGV. Champagne. Des kilomètres de plaine s'étendent à perte de vue. J'ai perdu l'habitude de l'horizon de terre. L'immensité des champs, des routes que nous traversons à grande vitesse, m'impressionne. Mon regard s'engouffre dans les méandres des vallons sillonnés par des longues routes qui déroulent leur ruban de goudron jusqu'aux limites du visible. Pour la première fois de ma vie, je me suis autorisée de voyager dans des conditions particulières. Je suis en première classe. Je ne voulais pas me plonger dès l'atterrissage dans le bruit ni la masse des gens mais faire ce trajet des retrouvailles dans le recueillement. Des jeunes à côté de moi sont assis dans leur fauteuil avec leur téléphone portable et leur ordinateur. Ils se donnent des airs d'homme d'affaires. Ce ne sont que de simples étudiants. L'élite des universités. Ils chuchotent dans leur téléphone qui a vibré. Je n'entends que le bruit du train et ne ressens que les

vibrations du wagon. La berceuse du TGV me rassure. Je sens la terre ferme sous mes fesses bien calées dans mon fauteuil. Le jour frappe mon visage avec ses aiguilles du temps. Il dort en moi une nuit noire traversant le plein jour de mes yeux grands ouverts. Dans mon brouillard de laine, je me sens nue.

A chaque étape du projet, les détenus se réunissent pour définir la tâche de chacun. Ils partagent tous un plaisir inouï à fabriquer le mélange des couleurs. Ils se consultent pour les tester, les comparer, les moduler. La magie de la peinture les fascine. Titeuf passe beaucoup de temps à contempler les changements successifs des variations de couleurs. Il touille lentement la pâte dans sa palette, pensif. Quand il relâche son pinceau, fier de lui, il n'oublie plus jamais de le sortir de l'eau, une fois nettoyé, pour épargner sa pointe dont il sait maintenant combien elle est importante. Ils soignent leur matériel, leurs outils avec une grande application. Chaque geste est mesuré, pensé, évalué. Debout n'est plus le meneur du groupe. Il s'est épanoui dans et par le travail et ne rate aucune séance. Il rit.

- J'ai demandé à passer dans le quartier des adultes ! Je m'ennuie chez les petits.

Le Papillon va nous quitter. Je me demande comment le groupe va poursuivre le projet sans la présence discrète mais fondamentale du Papillon. Mais la Lune, absente, va revenir de sa permission de sortie.

- La Pomme de pin va bientôt être libéré. On attend la date.

Le surveillant m'apprend la nouvelle pour laquelle je me réjouis. Mais l'inquiétude me gagne. Je ne sais pas si je réussirai le pari d'achever la peinture murale en l'absence de ces deux détenus. Comment le groupe va-t-il se modifier avec ces changements ? Je ne peux tout de même pas souhaiter qu'ils restent en prison pour achever le travail ! Le groupe a besoin d'un bon leader pour orienter et canaliser l'énergie collective. Je songe à Titeuf le plus jeune. Je commence à lui confier des tâches de plus en plus complexes qu'il accepte de faire avec un grand sérieux et une énorme motivation. J'ai vu la progression de son travail également dans ses cahiers de français. Une écriture parfaite alors qu'il refusait d'écrire et de parler. Meticuleux, appliqué et endurant. Métamorphosé. Et fume aussi la cigarette.

A l'arrivée, toute ma famille m'attend sur le quai. Ma fille m'a reconnue à mes chaussures au milieu de la foule. Les retrouvailles sont simples sans effusion de larmes et dans la sérénité. La terre que j'avais oubliée reprend ses droits en moi. Je suis ici aussi chez moi. Je me lance dans la longue piste métallique de l'escalator. Mes vacances au ski, avec le souvenir de mes parents m'attendant au bas de la vallée me reviennent à la mémoire avec en arrière plan, le grand poster de Tahiti. Les flocons de mon enfance se réincarnent dans mon corps transi mais où le soleil brille encore dans ma tête de toutes les couleurs. Je marche en touriste dans la gare comme un pèlerin de la mémoire et composte à nouveau tous les billets de mes voyages du passé. Hier et aujourd'hui,

ici et là-bas se mélangent tout en se séparant distinctement en moi. Je me réunis profondément dans ma chair dans ce divorce du temps et de l'espace. Je prends conscience physiquement du « j'ai été » et du « je suis ». Tant que je suis restée en Métropole, je ne pensais qu'au « je ne suis plus » et au « je ne serai pas ». La négation a disparu. Sentiment positif et affirmatif de la réunification d'un « épars » dont j'incarne et vis le tout comme un présent, comme une offrande au sein de ma famille retrouvée. J'appartiens à un groupe. Ce sentiment m'envahit très fortement parce que maintenant je vis dans des groupes très différents.

- Madame. Suis-je un barbare ?

La question de Debout face à l'immensité du Ciel me saisit de stupeur. Debout est celui qui se pose le plus de questions existentielles.

- Tu as été jugé et condamné pour un acte que la société condamne et que tu as commis ce jour là. Mais là, en ce moment, quel acte fais-tu ? Penses-tu que c'est un acte barbare de travailler ?

Il retourne à ses pinceaux en silence. Je prends place sur une chaise pour décanter l'émotion intense qui vient de me traverser sans rien laisser transpirer. Je les regarde peindre, tracer, dessiner. Ils dansent sur le mur avec leur bout de ficelle.

- Quand le travail est bon, on entend la musique du crayon. Les pinceaux chantent. Vous faites une belle musique

en ce moment. L'image est en train de se déclarer sous vos doigts.

Ils écoutent le frottement de la mine sur le panneau de bois.

- Comme la houle, s'écrie le Papillon.

J'entre dans la maison de mes parents où rien n'a changé. Rassurant de retrouver chaque bibelot à sa place. On ne peut pas se passer de ses souvenirs. Je prends dans mes mains la petite charrette de foin fabriquée par mon grand-père. J'imagine chacun de ses gestes qu'il a du faire en suivant la courbe de la roue, recouverte d'un fin ruban de cuivre. J'entends le bruit de ses outils. Petite, je le regardais bricoler dans son atelier. Je pense au détenu dont la maison familiale a été ensevelie par la crue d'une rivière. Le droit au souvenir est un droit fondamental de l'homme. Ma mère me questionne sur les interventions en prison. Cette expérience partagée nous rapproche. Quand je lui parle, je sais qu'elle sait, je sais qu'elle sent. Nous partageons sans explications ce moment de notre vie dans l'indicible. Pas de devoir de réserve entre nous. On sait. Qu'on parle ou qu'on se taise, on se comprend. Ce qui nous rapproche c'est d'avoir travaillé dans la sphère du fondamental des droits humains. C'est d'avoir œuvré dans le fondement, l'essentiel de l'humanité. Le droit inaliénable au savoir et à la culture. Car c'est entre les quatre murs fermés, parmi des hommes privés de leur liberté civique, qu'on prend conscience que l'accès à connaissance, à la culture, au culte, à la famille, aux visites, à l'amour est un droit tabou, essentiel pour l'équilibre

psychique de l'humanité. On le mesure là-bas. Seuls les détenus l'éprouvent. Ma fille est avec nous. Je sais qu'elle nous écoute. Ma mère et moi lui transmettons cela.

Ce n'est rien d'autre que cela, la tradition. Il m'a fallu partir en Polynésie et surtout intervenir en prison, comme ma mère, pour apprendre cela. Maintenant, je le sais, je le sens, je le vois, la tradition fait son travail en nous, en passant par ma mère, ma fille et moi. Pendant que je touche la roue de la charrette de mon grand-père.

- Tiens, ça c'est de l'Art !

Debout me tend un paquet blanc en ne le lâchant pas tout de suite. Il caresse le morceau de tee-shirt dans lequel il l'a emmitoufflé. Je ne l'ouvre pas tout de suite. Il est fier comme un Prince. Une grande joie brille dans ses yeux rieurs.

- C'est de l'Art. Beaucoup de patience, beaucoup de travail. J'ai mal aux mains. Quand je suis arrivé ici, j'ai donné un grand coup de poing dans le mur. Je me suis cassé la main. Les os sont rentrés dedans. J'ai eu mal, très mal à la main. C'est de l'Art, ça !

Je prends le divin enfant dans les mains et lui ôte son linge.

- Sculpté dans les savons du cachot. Avec la Pomme de pin. On a fait ça tous les deux.

Je découvre une sculpture d'un homme âgé. Joseph est inscrit sur le socle.

- Avec quoi tu l'as sculpté ?

- Avec le bouchon d'un stylo.

- Et les couleurs ? Comment as-tu fait pour teindre le savon ?  
Ils ne vous donnent pas des savonnets orange et verts  
pour vous colorier la peau tout de même !

- Non Madame ! C'est avec l'encre de mes stylos. On mélange  
avec le savon !

- Quelle patience ! Quel honneur de recevoir cela de toi ! Oui,  
Debout, c'est de l'art ça ! Tiens, je vais l'emmener promener  
dehors ! Où veux-tu que je le photographie pour toi ?

- Au collègue, Madame ! A l'école !

Le surveillant est admiratif. Debout en a sculpté une pour lui.  
Une Vierge.

- Et ça, c'est de la part de tous les détenus !

*Cachot.*

*A la prof de dessin.*

*Sache que, nous n'oublierons jamais, car tu nous apportes que du bonheur. Tu es comme 2<sup>ème</sup> mère pour nous les jeunes prisonniers.*

*Malgré les distances qui nous séparent de notre famille, nous voulions juste que tu nous considères comme des enfants normaux. Nous avons eu la chance de te connaître, grâce à toi, quand nous sortirons 1 jour de cette prison, nous savons maintenant qu'il faut être aussi doux qu'un agneau. Ces pour cela que nous voulions te dire que nous t'aimions comme notre Mère, tu es quelqu'un de bien honnête, mais surtout très gentille.*

*C'est vrai Madame que nous ne sommes pas des enfants comme les autres, mais sache que nous avons gardé la force, le courage et surtout un cœur enfant. Malgré la grosse Erreur quand n'a commit dans nos vies.*

*Nous garderons toujours le souvenir de ton sourire et de ta sagesse. On ne t'oubliera jamais Madame. Tu es dans notre cœur.*

*Les Enfants de la prison.*

*Debout face à l'immensité du Ciel  
La Lune*

*Le Silencieux  
La Pomme de pin*

*Titeuf*

*Le Papillon*

X.

Le gardien.

Le frein et le gouvernail.

Toujours posté légèrement en retrait, toujours dans la bonne et juste distance. Jamais en colère. Il intervient avec une voix calme pour rappeler aux jeunes la bonne autorité. Lorsque Debout avait frappé le mur, il n'avait pas crié, et lui avait simplement signifié qu'il allait faire un rapport. Il leur montre, chaque fois qu'il en a l'occasion, sa joie et sa satisfaction. Debout le craint et le respecte. Tous les autres détenus le considèrent comme un guide. C'est lui qui leur a appris à jouer du ukulélé. C'est lui qui les accompagne discrètement dans leurs épreuves, pense à eux de façon bienveillante la veille de leur procès. Il est celui qui punit et celui qui reconforte.

Il s'est joint au groupe pour peindre la Déclaration. Un morceau de ciel avec des nuages. Mais dans son élan, il a recouvert de bleu une partie du monument de pierre figurant à l'arrière plan.

- Regardez tous ! Le gardien a dépassé la limite ! Il a dépassé la limite ! S'écrie le Tiki.

Le Papillon perché sur une table afin d'atteindre la partie supérieure du panneau, sursaute. La Pomme de pin s'est retournée en prenant soin de ne pas tâcher la Marianne polynésienne. Titeuf, absorbé par ses mélanges de couleurs à l'extérieur de la pièce, est rentré dans la salle. Le Pêcheur du lagon qui attendait avec patience et opiniâtreté la morsure

de son poisson Picasso à la ligne de son pinceau a fait une petite tache noire sur le panneau. Vite, avec un chiffon, il l'efface à l'insu de tous. La Lumière, le nouveau, quant à lui reste collé contre le mur.

Debout face à l'immensité du ciel vient de constater l'erreur du gardien emporté dans son élan. Il rit. Tous les détenus se moquent de lui. Penaud, très ennuyé par sa faute, le surveillant abandonne son pinceau.

- Pas grave ! Debout va corriger tout ça ! Hein, Debout, tu es devenu le spécialiste de la fausse pierre maintenant ! dit-il pour oblitérer sa faute.

Les détenus regardent le forfait de peinture commis sur le panneau de bois. Stupéfaits par la faute du gardien.

- Eh pei, il s'est trompé !

- Ca arrive. S'écrie La lumière

Le prisonnier de la lumière. Le prisonnier du soleil. Le prisonnier de la connaissance. A lui a été confiée la mission de représenter les éclats du soleil, les reflets sur le texte des articles de la Déclaration. Plaqué contre le panneau de bois, avec un pinceau pour miniatures, il a la main qui tremble comme une feuille. Mais tous ces traits sont impeccablement tracés. C'est lui qui peint les éclats lumineux sur le texte. Car c'est aussi la Lumière qui a fait le plus d'études. Il me demande à chaque touche si elles sont bien faites dans le bon sens. Il a une peur panique de se tromper. Il peut rester quatre, cinq heures, ventre au mur, à peindre des filaments de lumière sur chacun des caractères.

- J'ai trouvé un cheveu de Hina, le cheveu de la princesse fille de la lune et du soleil !

- Un cheveu de Hina ? Me demande le surveillant.

- Oui, j'ai dîné chez Maui ... et Hina m'a donné un de ses cheveux. Je l'ai avec moi. Vous voulez le voir ?

Le surveillant s'approche, intrigué. Les jeunes ne tardent pas à le suivre. Ils sont tous agglutinés autour de ma chaise tandis que je sors une boîte à bijou de mon sac. Leurs yeux sont grand ouverts, rivés sur la boîte. Un silence soudain a envahi la pièce.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire, se disent-ils. Un cheveu de Hina ? Ce n'est pas possible. C'est une légende. Et ce dîner chez Maui ? Chez le Prince qui a pêché l'anguille puis l'a coupée en deux morceaux !

C'est une farce. Le Polynésien se prête avec un grand bonheur à toutes les plaisanteries. Toujours bon public, il aime qu'on le taquine. Car ils aiment rire avant tout.

J'ouvre avec lenteur l'écrin de velours dans lequel j'ai glissé le cheveu de la princesse légendaire. Je l'attrape par une de ses extrémités et le déroule devant le groupe et le surveillant médusés.

Tous se rapprochent de l'exceptionnelle relique noire et translucide.

- On voit le jour à travers ! dit le gardien en l'observant méticuleusement.

- Et là, on voit bien qu'il y a deux cheveux collés ensemble. Poursuit le Pêcheur du Lagon.

En effet, l'une de ses pointes est plus épaisse que l'autre. On dirait la racine du cheveu d'où auraient poussé deux filaments bien distincts. Ils sont médusés. J'ai rapporté un cheveu de Hina ! Ils le manipulent avec une grande délicatesse.

D'une voix lente, je finis par leur dévoiler le pot-aux-roses.

- J'ai dîné chez un ami la semaine dernière. Nous n'avons pas mangé les bonnes chevrettes que la dame avait préparées car elle a oublié d'éteindre le feu de la cuisinière. Elle avait laissé une petite cuiller en plastique noir sur le bord de la casserole. Le manche a fondu à la chaleur. Quand son mari a ôté la cuiller du feu, le plastique, devenu tout mou, a produit ce très long filament ...

- HA ! HA ! HA ! Madame, tu nous as bien attrapés ! Le cheveu de Hina !

Le surveillant titube sur ses jambes, déséquilibré par le surgissement soudain de son fou rire.

Tous les détenus de la prison ont du entendre une déflagration de bonne humeur ce jour là.

- Madame, tu peux me le donner ? Me demande le Papillon. Je veux faire le coup aux autres prisonniers ! Il a fini de peindre son titre. C'est la dernière fois qu'il est parmi nous.

- Et quand -est ce qu'on aura droit à des chocolats ? Me demande debout face à l'immensité du ciel.

- Quand le travail sera fini ! Répond le surveillant.

La Pomme de pin est soucieuse. Une inquiétude l'empêche de poursuivre sa figure. Pourtant il s'accroche à son panneau. Il me demande s'il aura droit à une photo de la fresque. Le gardien lui donne de précieux conseils pour sa sortie, note des adresses. La Pomme de pin devra escalader le mur de la liberté seul une fois dehors.

Nous rangeons le matériel. Tous les ukulélé sont sortis de l'autre placard de la pièce. La Pomme va nous quitter. Les détenus vont chanter et jouer de l'instrument pour cette occasion. Le gardien ouvre sur un accord et donne le titre de la chanson. Ils baissent la tête et chantent avec une énergie totale pour encourager leur compagnon. Les sons envahissent la salle. Toutes les voix s'emmêlent et s'enchevêtrent au rythme des ukulélé. Seul le Tiki ne joue pas. Il est posté vers la porte et écoute ses camarades. Sombre. Il attend son jugement.

J'ai déposé sur une étagère Joseph entre les livres. J'ai fait les photos pour Debout au collège. J'ai attendu la fin des cours pour cela. Dans la salle de classe règne un silence désertique. J'installe la sculpture sur une chaise, puis sur la table au milieu de ma salle. Je me place à mon bureau pour contempler la modeste installation.

*Joseph est un bon élève. Pas de bavardages. Joseph est appliqué et ne fait jamais de ratures. Il apprend par cœur ses leçons. On ne passe jamais un savon à Joseph. Joseph ne pleure*

*jamais. En effet, il maigrirait et risquerait, à cause d'un trop grand chagrin, de disparaître. Car il craint la pluie. Joseph est ainsi obligé d'être toujours de bonne humeur. Il ne se lave jamais car c'est la propreté incarnée. Mais il a un gros défaut. Il fait de grosses bulles. Pourtant, je vous l'assure, j'ai bien vérifié, il ne mâche jamais du chewing-gum !*

Le gardien aime bien la Pomme de pin. On s'attache.

- Je voudrais lui offrir un ukulélé pour son départ. Il a appris ici à en jouer. Plus que les autres. Mais c'est cher pour moi tout seul.

- On peut le faire ensemble. J'irai le choisir et incrustera une petite perle dedans. Je m'en occupe.

- C'est bien, je suis content pour lui. Tu comprends, c'est important les activités.

Quand il m'avait demandé si j'avais des enfants, je lui avais répondu cinq cents et une fille. Il avait ouvert de grands yeux et ses sourcils avaient battu comme des éventails au dessus de ses paupières.

- Ben oui, si tu comptes mes élèves !

J'ai ouvert mes valises vides remplies de trésors pour ma famille. Chacun reçoit son cadeau de Noël. Ils regardent ces objets venus du bout du monde avec une émotion intense. Un tiki, une perle, des colliers de graines de Marquises, des savons à la tiare, de la vanille. Ils sentent les gousses généreuses. Ma mère se réjouit des bons flans qu'elle va nous préparer. La meilleure Vanille. Je sens

l'enveloppe de son parfum caresser mon visage, ma joue.  
L'amour est né dans l'odeur de la vanille.

Je pense aux détenus qui ne sentent plus dans leurs murs depuis bien longtemps le parfum du frangipanier. La prochaine fois, j'irai en prison avec des fleurs de tiare.

Je me lève tôt pour rejoindre la prison. J'y passe la journée. Même si je ne reste que quatre à cinq heures par jours avec eux, je ressens très fortement en moi les conséquences de l'enfermement. Je rentre chez moi fatiguée et ne tarde pas à me coucher. Je voyage ainsi de ma chambre à la salle des mineurs sans prendre le temps de voir le soleil. Quand mes collègues rentreront des Marquises ou d'Australie et qu'ils me demanderont où j'ai passé mes vacances, je vais être bien embarrassée. En prison ?

- Tiens, la Pomme, que fais-tu ici ?

- Et bien Madame, je ne suis pas encore sorti. J'ai été au cachot. Je me suis bagarré. Je pars la semaine prochaine.

- Ton envie de rester ici était plus forte ! Tu as eu peur de sortir ?

La Pomme est encore parmi nous. Mais la prochaine fois, ce sera la bonne. Je vois de la tristesse dans ses yeux. Il me semble perdu. Deux ans passés dans la prison avec ses copains de cellule. La perspective de la liberté l'effraie, cette liberté qu'il a rêvée et désirée pendant deux ans.

- Puisque tu es encore parmi nous, tu vas désigner qui prendra ta relève après ton départ pour finir la Marianne.

La Pomme sans hésiter une seconde désigne Titeuf pour lui succéder. Le plus jeune est surpris par son choix mais esquisse un hochement de tête. Le Silencieux est un peu déçu mais cherche un bon mot pour faire passer sa peine.

- Ils auront tous les deux la même fiancée !

- Tant qu'ils n'embrassent pas le panneau de bois ! Rajoute Debout face à l'immensité du Ciel.

- Tu n'es pas obligé d'accepter Titeuf si pour toi la charge est trop lourde. Prends le temps de réfléchir à ce que te propose la Pomme de Pin. La semaine prochaine, tu nous feras part de ta décision.

Ce matin, je dois rejoindre la Pomme de Pin à l'aéroport pour lui remettre, de la part du gardien et de moi-même, son instrument personnalisé. Il rejoint sa famille dans les îles. Il ne s'est plus bagarré pour affronter enfin sa nouvelle liberté. Je l'aperçois dans un recoin d'une salle adossé contre un mur. Son frère est avec lui. Les assistantes sociales de la PJJ sont là. Dès qu'il m'aperçoit, il me fait signe de la main. Je ne le reconnais pas. Il me paraît plus grand, plus fort. Il se tient bien droit dans ses habits tout neuf. Il rit en me serrant la main. Un bout de ficelle maintient son short trop grand pour lui.

- Tiens, c'est de notre part.

La Pomme n'ose pas prendre le ukulélé dans les mains. Puis finit par accepter. Il touche les flancs de l'instrument, caresse le manche.

- Je n'ai jamais vu un ukulélé avec une perle.  
- Comme ça, tu sauras que c'est le tien ! C'est moi qui l'ai incrustée.  
- C'est pour moi. C'est pour moi.  
- Comme tu as bien appris le ukulélé avec le surveillant, on a eu l'idée de t'en offrir un. C'est une idée du gardien. Pour t'encourager à en jouer.  
La Pomme serre l'instrument contre sa poitrine.  
- Je ne vais pas arriver à en jouer.  
Je pars, contente d'avoir réalisé le vœu du gardien. La Pomme dès que j'ai tourné les talons, a commencé à frapper les cordes en fil de pêche. Il s'arrête pour me saluer en hissant très haut dans le ciel son précieux et unique ukulélé.

*Il était une fois une petite fille très pauvre qui avait une cousine très riche. La première dormait dans son lit avec ses quatre sœurs tandis que la seconde avait même la télévision dans sa chambre. La première n'avait jamais de vêtements neufs. La riche portait les robes les plus chères de son pays. Quand elles se rencontraient, la plus riche sortait des malles entières de jouets sans vouloir les partager tandis que la plus pauvre n'avait que des coquillages et des cailloux pour s'amuser. La plus riche avait toujours tout ce qu'elle voulait tandis que l'autre attendait tous les jours de l'année Noël pour recevoir un seul paquet. La plus riche faisait souvent des caprices que ses parents essayaient de consoler en lui achetant des quantités de choses.*

*Un jour la plus pauvre dit à sa cousine :*

*- Il y a une chose que j'ai et qu'on ne volera jamais et que tu n'auras jamais. Qu'est-ce que c'est ?*

*La plus riche fronça les sourcils et lui répondit chagrinée :*

*- Non, ce n'est pas possible. Toi tu n'as rien et moi j'ai tout ce que je veux. T'as pas de vraie maison, moi j'ai un bateau, une télé dans ma chambre, des vacances au ski alors que toi, tu n'as jamais vu la neige !*

*La plus pauvre la laissa énoncer la liste de tous ses jouets.*

*- Oui, mais toi, on peut te les retirer, te les confisquer ! Ta maison, tu peux la perdre ! Moi, j'ai le rêve ! Et ça, personne ne peut me les enlever !*

*La plus riche réfléchit un bon moment.*

*- C'est vrai. Je vais te donner toutes mes poupées et toutes mes robes. Tu rêveras moins et moi j'apprendrai comme cela à désirer.*

XI.

La Lumière, le Tiki, Debout face à l'immensité du ciel, la Lune revenue de sa sortie, le Silencieux et Titeuf n'ont pas attendu mon arrivée pour installer le matériel dans la salle.

- C'est toi, Titeuf, qui vas peindre la Marianne.

- Mais je ne vais pas y arriver !

- La Pomme sera très fier de toi.

- Non, c'est sa Marianne. Je ne peux pas y toucher.

- Tu as l'art de trouver les justes couleurs. Les mélanges, c'est ton affaire. Tu n'auras qu'à observer comment la Pomme a déposé la peinture sur le bois et continuer de la même manière. La Marianne a deux oiseaux sur la poitrine. La Pomme en a fait un, toi tu vas faire le deuxième. On pourra dire que tu es son frère de plume et de pinceau !

- Moi, je veux bien peindre sa chevelure. Demande la Lune.

- Accordé ! Certaine que tu seras un bon coiffeur ! Allez, grimpez sur les tables et au boulot ! La Marianne va prendre froid sans le duvet de ses oiseaux.

Tandis qu'il se hissait pour atteindre le sommet du tableau, je remarque un pansement tout neuf le long de son mollet.

- Ben, que t'est-il arrivé au mollet, la Lune ?

Il montre une certaine gêne avec son pansement et cache sa jambe derrière Titeuf.

- C'est pendant ma sortie ... Je n'ai pas senti la force de la vague. J'avais oublié. Machine à laver. Me répond-il en murmurant.

- T'as voulu surfer dans une machine à laver ? Complètement « umara » !

Les détenus titubent sur leur table et sur leur chaise tellement leur fou rire est violent.

- Ca, non Madame ! Machine à laver c'est quand la vague t'entraîne dans ses rouleaux !

Je n'ai jamais vu de pansement sur les jambes des élèves au collège. Bien souvent blessés, ils laissent cicatriser à l'air libre leurs plaies causées par des chutes en vélo ou en surf.

- Eh, ça fait honte, pei !

La honte. Nombre de fois, j'ai entendu cela dans la bouche des enfants. Pour un oui, pour un non, baissant les yeux à ce moment là. Cette honte qui dans la bouche des petits mais aussi des parents provoque parfois des situations de conflit difficiles à maîtriser ou des crises de larmes intarissables. Une blessure à l'air libre atteste la bravoure, un certain courage, tandis qu'un pansement est un signe de faiblesse. La fierté et la honte font la pluie et le beau temps dans le regard de bien des polynésiens.

- Ce n'est pas honteux de se soigner !

- C'est un tout petit bobo. C'est du gâchis un si grand pansement pour ça !

Le Pêcheur du lagon s'est endormi sur son poisson. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Je le vois feindre de peindre en bougeant légèrement son pinceau sur le bois. Parfois une secousse de la tête le réveille en sursaut mais le sommeil trop lourd le replonge instantanément dans ses rêveries.

- Dis le Pêcheur, ton poisson va filer si tu t'endors sur ta chaise !

- Pas de ma'a ! Poursuit Debout face à l'immensité du ciel. Laisse pas filer le ma'a !

Le Pêcheur cligne des yeux en se ressaisissant. Avec une patience inouïe et une application impassible, il brosse une par une toutes les écailles de son poisson de lagon.

- On dirait un vrai ! S'exclame le gardien.

C'est en revenant à Tahiti, que j'ai mesuré combien je me suis rapidement acclimatée à cette île. De passage dans ce pays, ne nourrissant pas le fol espoir de m'y installer, je sais que je vis une expérience à durée déterminée. Pourtant, à peine arrivée à l'aéroport, l'odeur fumée de la terre métissée à celle de la tiare, m'autorise à penser que je viens de rentrer chez moi. Mais quelque chose en moi m'y en empêche. Mon corps tout entier recouvre sa plénitude en foulant le sol de la piste. La lumière me remplit, la vue du lagon, au loin, me réjouit. Un nid a toujours une odeur singulière. Tahiti donne d'abord ses innombrables essences et parfums. La France urbaine n'a pas d'odeur, comme l'argent, et ne délivre que la trace de sa pollution. « Il faut du temps pour comprendre la Polynésie ! » Cette remarque, maintes et maintes fois entendue, me laisse songeuse. Un pays, une culture doivent avant tout savoir se donner à l'autre, comme un parfum. Certes, la culture, la mentalité polynésiennes sont, comme les autres, très riches et très complexes. Mais que ce soit par la nature, dans ses

spectacles, dans sa mentalité, c'est avant tout une île qui sait donner. La capacité du don est dans ce pays exceptionnelle. Nous leur apparaissent souvent comme des radins qui viennent ici pour faire des économies. Des enfants, des adultes m'ont donné quantité de choses, des colliers, des perles magnifiques, un coquillage ramassé au bord de l'eau. Donner c'est dire merci avec la matière et bonjour avec le cœur.

Mais ils savent prendre aussi. Que les buffets sont vite débarrassés à peine les plats disposés sur la table ! En quelques secondes, quelle que soit sa taille, quel que soit le nombre de plats, un buffet est vidé comme s'ils n'avaient pas mangé depuis des semaines ! Ils prennent car ils aiment par dessus tout recevoir. Ils ont l'art en eux du don et de la réception. Quand ils reçoivent, c'est un honneur. La fierté est immense. La Polynésie m'a inculqué ces valeurs là dès le premier jour. Il faut du temps en effet à la radinerie et à l'orgueil pour comprendre les mécanismes de la générosité et de la fierté.

Je montre à Debout face à l'immensité du ciel les photographies de son Joseph au Collège. Il est heureux de voir l'image de sa sculpture sur les bancs de l'école.

- Où l'as-tu mis chez toi ?

- Sur une étagère entre mes livres, à côté de mon bureau, car Joseph aime bien la lecture. Et j'ai rajouté des pétales devant. Mais le soleil a fait disparaître ses couleurs. Je le protège

dans son maillot blanc des rayons du soleil. Que veux-tu, c'est un popa'a ! Il craint les coups de soleil !

Debout, qui avait été chagriné par les effets de la lumière sur son travail, grâce à la pointe d'humour, retrouve le sourire.

- Pas grave ! C'est de l'Art sans eau et sans soleil. C'est de l'Art de la prison. T'as le bonjour du Papillon.

Je lui demande de bien lui rendre le bonjour de ma part et de lui dire qu'il manque à l'atelier. Debout profite de notre aparté pour m'informer que le Papillon m'a écrit un mot dans le Carnet noir, dans le Carnet des images en cellule.

*Comme un poisson dans l'eau je nage dans ton cœur.  
Tu es la seule en qui j'ai vu le bonheur.*

Le carnet est rempli de dessins réalisés par tous les détenus. Plus une seule feuille n'est restée vierge. Je tourne les pages et découvre des voiliers, des canards, des cœurs, des gnomes, des fées, des papillons faits au crayon à papier. Il me faudra en racheter un. A la dernière page, Debout s'est représenté en train de m'offrir un bouquet de fleurs.

- Dis lui de s'inscrire à l'atelier d'arts plastiques chez les adultes ! Ce sont les activités, les arts plastiques qui vous procurent du bonheur. Moi, je ne suis là que pour vous le transmettre, comme un facteur !

- Ah non Madame ! Avec toi c'est pas pareil !

- Qu'est-ce qui n'est pas pareil ?

- T'as pas peur quand il y a du bruit. Tu ne sursoutes pas. Et avec toi, on peut parler en travaillant. Et quand t'es pas là, tu nous manques ! Quand tu seras partie, on n'ira plus en arts plastiques.

- Quand je serai partie, il y aura quelqu'un d'autre. Vous aurez de bons souvenirs avec moi et vous en fabriquerez d'autres, aussi bons, avec le nouvel intervenant. Vous ferez plein de choses différentes, vous vivrez d'autres choses. C'est la vie !

Ils savent qu'après la fin de la peinture murale, l'atelier ne tardera pas à prendre fin.

- Ca ne te plaît pas de rester ici ? Me demande Titeuf.

- Bien sûr que ça me plairait. Mais quand je suis venue à Tahiti, je savais que c'était seulement pour quatre ans.

- Tu n'aimes pas notre île ? S'exclame La Lumière inquiète

- Si, je l'aime votre île ! Quand j'ai décidé de partir de mon pays, j'ai fait le vœu de voir plein de pays différents. Je respecte mon vœu et je veux le réaliser. Tahiti est le premier pays que je visite. J'espère en connaître au moins deux ! Trois avec la France.

- Ah, ben si t'as fait ce vœu ! Songe le Silencieux

- Je partirai heureuse d'avoir connu votre si beau pays. Et je raconterai dans le nouveau où je me trouverai tout ce que j'ai vu ici. Je les ferai voyager en parole en leur parlant du poisson pierre, du fafaru ...

- T'as mangé du fafaru ?

Eclats de rire.

- Tiens, à vous de me le dire ! Que pourrais-je raconter de votre pays à des personnes qui ne peuvent pas venir ici ?

- LA MER ! Répondent-ils en chœur.

- ET LES POLYNESIENS, rajoute Debout.

Je me demande s'il n'est pas plus difficile pour un prisonnier de vivre sa détention dans du fer et du béton quand il est né et a passé toute sa vie au bord de l'eau ...

Le droit à la nature est un droit universel.  
Il n'y a pas d'arbre dans les cours des prisons.  
Les crucifix sont bien plantés au dessus des autels.

## XII.

Le Papillon s'est inscrit par correspondance à la préparation pour le Diplôme d'Entrée à l'Université. Debout a rejoint le quartier des adultes. Dès son transfert, il a demandé à participer à la formation peinture. Je le vois certains matins, en bleu de travail avec son rouleau. Il n'ose pas m'aborder de peur de se faire remarquer par les surveillants. Il a été félicité pour sa bonne conduite et fait partie des meilleures recrues de la formation.

La fresque est achevée jusque dans ses moindres détails. On y voit les Tables de la Loi avec l'allégorie de la France made in Tahiti et ses deux oiseaux. Au dessous des tables, les poissons flottent dans l'Océan Pacifique.

Des tiaras, des hibiscus ornent les quatre articles choisis par les détenus longuement commentés et débattus pour déterminer ceux qui leur paraissaient fondamentaux.

### Article IV

La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres Membres de la Société, la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la Loi.

#### Article VII

Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la Loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis ; mais tout Citoyen appelé ou saisi en vertu de la Loi doit obéir à l'instant : il se rend coupable par la résistance.

#### Article VIII

La Loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une Loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.

#### Article IX

Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne, doit être sévèrement réprimée par la Loi.

Les détenus n'ont pas représenté l'Être Suprême au faite de la fresque. Ni l'Allégorie de la Justice. Non par défi. Mais parce que la Justice est bien présente avec ses hommes de loi et ses représentants, bien vivants quand ont

lieu dans cette salle les commissions disciplinaires. Intrinsèquement liée à la fonction de cette salle, elle n'aurait aucun sens dans un autre local de la prison.

Les lignes du texte ont été placées légèrement au dessus du niveau de l'œil de l'observateur. Pour que le détenu relève la tête en lisant les articles.

Je me souviendrai toujours de leur étonnement quand ils apprirent que ce texte a été rédigé par des hommes qui avaient bel et bien existé sur terre.

Je me souviendrai toujours de leur satisfaction et de leur crainte quand ils comprirent que le monde et ses lois pouvaient changer grâce à la volonté des hommes.

Je me souviendrai toujours de leur effroi quand ils comprirent la différence entre une Démocratie et une dictature.

Je me souviendrai toujours de leur patience et de tout le cœur qu'ils ont mis à peindre, traçant chaque lettre et chaque plume, chaque détail de leur Déclaration.

La Direction a souhaité organiser un vernissage avec tous les mineurs ayant participé au travail. Ils étaient tous présents au moment de la fête. La photo demandée par la Pomme de pin a été prise avec tous les détenus posant devant les panneaux. Il y avait du coca, des jus de fruit, des chocolats. Les fameux chocolats que Debout face à l'immensité du ciel avait réclamé toutes les semaines

pendant le travail. Ils en avaient plein les poches, plein les mains, plein la bouche. En une seconde, tout a été raflé, comme à toutes les fêtes et à tous les buffets. Comme j'ai ri intérieurement en les regardant faire. Ils n'avaient pas perdu leurs habitudes !

Le Papillon contemple le personnage achevé par Titeuf avec beaucoup d'admiration. De la nostalgie brouille la profondeur de ses yeux.

- C'est bien, on dirait que c'est fait par la Pomme de pin ! ... Tu sais, Madame, je regrette d'être passé chez les adultes.

- On en aura une copie ? lance Debout face à l'immensité du ciel.

- La plus belle des copies, Debout, c'est celle que vous garderez dans votre mémoire. Car cette Déclaration que vous avez peinte au tout petit pinceau avec vos maux de bras, vos blessures à la main, avec votre humour égayant les couleurs, est devenue la Déclaration Universelle des Droits du Cœur. Et ça, c'est aussi de l'Art !

Les adieux s'étalent sur plusieurs semaines. Il y a tellement de monde à quitter. Nos amis et voisins locaux mais aussi tous les collègues que nous avons connus pendant ces quatre années se retrouvent à l'aéroport. Les enfants sont ceux qui me bouleversent le plus. Arrivés au cours de leurs premières années d'existence, ils n'ont connu que la Polynésie. Pour eux, qui parlent avec l'accent polynésien, c'est un vrai déchirement. Il y a également des collègues très émus qui camouflent leur chagrin dans leurs colliers de

coquillages. Les amis polynésiens et chinois ne manquent pas le rendez-vous. Je lis dans leur regard une tristesse profonde. Ils perdent leurs copains. Tout le monde pleure, tout le monde rit, tout le monde s'embrasse.

Pour de nombreux d'entre nous, le retour en Métropole est une grande inquiétude. Le rêve de quatre ans prend subitement fin. Quant à nous, le départ est plus supportable car nous sommes mutés à La Réunion pour cette fois-ci une durée qui ne dépendra que de nous. Je ne sais pas si je retournerai un jour en Polynésie. Y aller en touriste ne me conviendrait pas. La vie avec les collégiens, avec les familles a fait partie de cette expérience inoubliable. Mais surtout les interventions faites en prison.

Mes cartons sont restés emballés, un mois après notre arrivée. Comme si j'étais encore en transit quelque part entre Tahiti et La Réunion. Lente décantation. Adaptation progressive. Il nous faudra davantage de temps. Car la Polynésie, comme un parfum aux mille essences, se donne dans une naïve immédiateté, une spontanéité déroutante, un sourire à pétales toujours glissé dans les plis de l'oreille.

*Il y a bien longtemps, un jeune polynésien avait un très mauvais souvenir qui le hantait nuit et jour. Il n'en dormait plus. Le très mauvais souvenir lui faisait tant de misères qu'il en avait perdu le sourire.*

*- Que t'arrive-t-il mon ami ? Pourquoi es-tu si triste ? lui demandaient ses copains.*

*- J'ai un très mauvais souvenir qui ne me laisse pas en paix !*

*Et le jeune garçon racontait son très mauvais souvenir qui le hantait nuit et jour. Il le racontait tous les jours à tous ses camarades. Et à chaque fois, c'était la même histoire, le très mauvais souvenir recommençait à le torturer. Plus il le racontait, plus le souvenir devenait mauvais.*

*Un jour, il eût une idée constatant que son mauvais souvenir de jour en jour empirait. Un bon souvenir, à force de le raconter, deviendra-t-il lui aussi meilleur ?*

*Il relata à son premier ami qu'il avait trouvé une simple fleur dans un chemin. Au second, il dit que cette magnifique fleur sentait très bon. Au troisième il apprit que séduit par son parfum magique, il finit par la coincer derrière une mèche de ses cheveux. Au quatrième, il donna l'envie de faire pareil.*

*Depuis ce jour, tous les polynésiens la portent glissée à leur oreille.*

Au Papillon, à la Pomme de pin, à Titeuf, au Silencieux, à Pêcheur du Lagon, au Tiki, à la Lune, à Debout face à l'immensité du ciel, à la Lumière ...

J'ai écrit cette histoire où vous reconnaîtrez certains de vos actes et de vos paroles. Mais parfois, vous penserez que je me suis trompée ! J'ai volontairement changé beaucoup de choses tout en respectant ce qui s'est déroulé pendant ces deux ans d'atelier. Peu importe que ce soit le Papillon ou le Silencieux qui ait dit ou fait cela ! Quand on raconte une histoire, on n'est pas obligé de dire exactement comment cela s'est passé. Mais il y a une seule chose que je n'aurais pas eu le droit de modifier : c'est le cœur que vous avez mis à l'ouvrage chaque fois que vous avez franchi les portes de l'atelier. J'espère que vous reconnaîtrez l'ambiance qui a régné dans la salle des mineurs pendant votre activité d'arts plastiques.

J'ai écrit cette histoire pour que tous ces souvenirs ne disparaissent pas. Une maison peut être engloutie sous les eaux. Mais aucun ras de marée ne peut détruire les souvenirs, les images que nous gardons dans la tête. Les meilleurs comme les pires.

J'ai écrit cette histoire pour qu'un jour un frangipanier soit planté devant la salle des mineurs.

Parce que les fleurs ont bien des choses à  
murmurer à l'oreille de ceux qui les écoutent.

Saint André, La Réunion, septembre 2009

[chichd@niele.fr](mailto:chichd@niele.fr)